

Projet de communication pour le Septième Congrès
« Philosophie(s) du management »
du 16 au 18 mai 2019 à l'ESCP Europe, à Paris
sur le thème :
Management de la vérité et vérité du management

Par
Bruno Bouchard, Ph. D.
Professeur
Université du Québec à Rimouski - Campus de Lévis
1595 boulevard Alphonse-Desjardins
Lévis, Québec
Canada
Courriel: bruno_bouchard@uqar.ca
Tél.: 418-833-8800, poste 3384

Titre:

La vérité comptable ou la question de l'être-dans-le-monde

« Un sentiment de déchéance nous déprime, si nous opposons au déchaînement sans mesure, à l'absence de peur, le calcul. Nous le savons pourtant, nous n'accédons pas vite à la richesse de la possibilité. Comme la vengeance [...] la connaissance, éblouie, mais claire, de nos richesses veut l'apaisement de la violence, à la froideur relative des passions. Deux hommes ne viennent à bout de leurs possibles qu'en deux temps. Le premier est celui de leur déchaînement, mais le second celui de la conscience. Nous devons évaluer ce que dans la conscience nous perdons, mais nous devons, dès l'abord, apercevoir qu'à la mesure de cette humanité qui nous enferme, la clarté de la conscience signifie le refroidissement. Liée à la conscience, nous mesurons la déchéance inévitable...Ce principe n'est pas moins vrai : nous ne pouvons faire de différence entre l'humain et la conscience...Ce qui n'est pas conscient n'est pas humain. »

-Georges Bataille (1961) Les larmes d'Eros, Paris, Jean-Jacques Pauvert, p. 117-118.

Comptabilité, une œuvre humaine oubliée, un artefact ancien composé de pierre hurlante, de papyrus chatoyant, de parchemin animalier, de papier de verdure, d'écran d'arabesques alphanumériques, une composition suprématiste dont l'humanité n'a pas encore payée toute sa dette à Celle qui participe, depuis plus de 10 000 ans, à la redéfinition d'un Être qui n'aurait jamais existé, Tel Quel, sans son apparition dans cette sphère métaphysique de la vérité et de la non-vérité qui enveloppe le ciel de la Vanité humaine, sphère comptable qui algébrise elle-même ce déchiffreur inspiré qu'est l'homme qui, étrangement, se sent toujours attiré par un tel *avant-monde*.

Ouverture

Une comptabilité, aujourd'hui devenue, c'est de la détermination méthodique, obstinée, capricieuse, injuste et méchante, qui octroie tout son espace d'expression aux états de nature d'un Capital. Un Capital, c'est de l'argent, de l'actif, du passif, de la dette, des

droits, c'est un capital-savoir, un capital social ou culturel bourdieusien, c'est toute forme d'Avoirs, de choses détenues qui nous habitent, nous définissent, nous identifient. L'Être du Capital est un être imparfait, incomplet, habité par un capital, et habiter c'est *être-présent-au-monde-et-à-autrui* afin d'individualiser l'être; habiter c'est donc déployer un état d'être dans un monde qui, par votre apport, votre apport en Capital, devient vôtre. Encore faut-il l'investir pour espérer y habiter adéquatement, dépenser un capital quelconque pour faire sa marque, lui présenter une succession de photogrammes comptables (des images du film de votre Capital qui *compte-le-plus-à-votre-regard...*) qui vous mettent en scène de façon exemplaire, remarquable : idéalement, le chiffre de votre dernier soupir, dans ce Monde, pour vous faire reconnaître une ultime place afin de mieux l'habiter, serait celui d'un geste magnifique, beau, artiste. L'*homo artista* seul géométrise le Monde par cette pure succession de chiffréments utiles à la vie belle pour mieux *dépenser* le temps au galop vers la force apollienne d'un vieillard qui attendra, en musique, la tempête du soir jusqu'à la mort s'ensuive pour que le Moi devienne un sacrifié de l'art de ce Monde.

Une comptabilité d'entreprise est un vaste agencement d'agencements spatiaux et temporels, *ouverts*, multi-sédimentaires, de contrôles des capitaux, mais des agencements spatio-temporels de la vie réelle Et de la vie rêvée des détenteurs de ces capitaux et des autres individus chargés d'en prendre la mesure. Pour ces détenteurs de capitaux, par contre, une comptabilité apparaît davantage comme irrésistible, productrice d'un hymne pour des lendemains chanteurs, pourvoyeuse d'une occasion d'un déchiffrement souhaité sous la bonne humeur, enfin elle est lieu et temporalité pour une plénitude espérée, une occasion unique de vivre des états de grâce, voire de se racheter, de dépenser de l'argent pour s'acheter une rédemption. Comme le faisait des marchands moyenâgeux en dépensant des sommes faramineuses pour s'offrir une place au Purgatoire, avec une fenêtre ouverte sur l'infini céleste. À quoi bon comptabiliser si ce n'est, non pas pour économiser, mais pour, tôt ou tard, dépenser pour la Bonne Cause. Une Cause qui conduirait à l'Aurore d'une Révolution de soi.

Oui, *dépenser follement* pour, tout à coup, se rapprocher d'une figuration retrouvée, d'une figuration libre dans toute sa Vérité : la Mienne, idéalement, parfaitement calculée par essais et erreurs, par le Vrai et le Faux *semblants*, celle qui raconte une histoire et qui *capitalisera* sur l'Histoire pour *ra-compter* mon histoire, certes,

inintelligible à partir des Nombres et des alphabets maigrichons de la Comptabilité, mais c'est Elle qui loge au sommet de mes programmes d'entraînement, qui m'octroie les limites des moyens requis pour que je m'entraîne à devenir quelqu'un d'autre à travers cette quête éperdue de ma vérité fondamentale : *que serais-je pour parvenir à qui était-je ?*

Seconde Ouverture

Moi, actionnaire, si j'investis dans une entreprise, je veux qu'une comptabilité enregistre les affaires du jour et se rapporte à moi. Car elle est mienne. Elle est à moi, moi, son propriétaire. Je veux plus qu'elle me renseigne : je tiens à connaître la vérité des positions de mes capitaux parce que je suis soucieux de saisir mon être à travers eux. Mon espérance, envers la comptabilité ? Qu'elle me dise combien j'ai gagné et combien, éventuellement, puis-je dépenser. La Dépense, celle folle dilapidation de mon *capital-gagné* qui affirme l'être, qui me transporte d'un réalisme fade vers un idéalisme extatique de mon être.

Moi, entrepreneur, si je développe une entreprise, je veux qu'une comptabilité dessine les voies possibles ou impossibles de ma vision et m'aide à lutter contre la fatalité des ombres managériales. Peu importe le vérifiable ou le faux-semblant des informations comptables, je souhaite que Ma Comptabilité me dise cette seule parole vraie : *où suis-je, où vais-je ?* Mon espérance, envers la comptabilité ? Qu'elle m'aide à n'être plus prisonnier de la caverne des *normopathes*, qu'elle puisse m'aider à acheter des choses au nom de mon *entreprise* sublime et céleste, qu'elle me permette d'avoir les moyens de dépenser ce qu'il faut pour que mon art d'entreprendre soit en perpétuel mouvement de tourniquet de soi dans but inavouable de m'aider à découvrir une intimité que je ne voudrais jamais cesser de faire briller.

Moi, créancier, créditeur, si je prête de l'argent à une entreprise, je veux qu'une comptabilité traduise mon rapport de *forces capitalistiques*, m'offre un regard parfaitement examiné, sans aucune privation, sur la base de faits comptables authentiques, vérifiables et que s'ouvre, en fin de lecture, sur une autre vérité, béate : celle qui renvoie à une sphère de sensations de faits d'arme, générée par la cueillette inédite d'un fruit défendu, obtenu d'une expérience d'entreprise élargie en potentiel de

plus-value grâce à mon seul investissement. En pareille situation quasi-divine, espérée, ce n'est plus au management à qui je dois faire concurrence mais au jeu des plaques tectoniques des marchés, à la géologie en mouvement, à une géologie de l'offre et de la demande qui commande une accélération du remboursement de ma dépense en prêts. Une comptabilité doit me faire rêver pour que je recommande à ma communauté d'investisseurs de continuer à croire. Mon espérance, envers la comptabilité ? Que l'apparition de mon Capital s'accomplisse au sein d'une *ouverture profitable* vers un ailleurs, un *Ouvert-transfert* afin que je puisse récupérer ou un gain en capital ou mon capital tout court pour que je puisse le dépenser rapidement ailleurs, dans une autre promesse de gain. Rien n'est plus voluptueux et suave que cette musique des rendements qui donnent à penser à la prochaine naissance des mondes : après le tumulte organisationnel d'une entreprise, pendant ses cataclysmes dans l'application de son modèle d'affaires, après le déluge vient le calme d'une dépense en investissement qui rassure dans l'ivresse pure d'un calcul de rentabilité.

Enfin, moi, manager, si j'utilise un Capital qui ne m'appartient pas, je souhaite qu'une comptabilité puisse me dire, ordinairement, l'état vrai d'une performance, d'une rentabilité et, enfin, que son volet budgétaire m'indique clairement combien puis-je dépenser pour réaliser la vision stratégique des membres d'un conseil d'administration ou de celle d'un propriétaire de l'entreprise. Pour moi, un bilan, cette pièce comptable synthèse, c'est le lieu de la vérité comptable; sa vérité, c'est la lumière vive, chauffée à blanc par la torche endiablée du gain, une lumière zénithale qui s'en dégage, celle à travers laquelle on ne voit plus grand chose sinon qu'un tel tableau financier n'a plus de centre. Une brillance si mystérieuse qu'on ne la regarde plus. Mon espérance, envers la comptabilité ? Que les Nombres Comptables et l'iconographie financière tentent de faire du corps humain une machine idéale, plus malléable, plastique, pour que nous puissions faire de la lumière, justement, avec du noir, une machinerie sociale régie par ses propres lois qui autoriseraient un autre monde, un Monde plus facilement gérable afin que je puisse en retirer une sensation maximale, des sensations que je reconnais plus ou moins comme agressives d'intention, en effet, mais c'est pour mieux lutter contre la mort de mon pouvoir, pouvoir qui pourrait s'accroître, et me grandir, si je pouvais dépenser plus, si je pouvais réaliser de *belles choses*, à la *hauteur de ce que je suis vraiment*. Ma tragédie de démiurge ? Ce n'est pas mon Capital. Règle générale, je ne peux pas devenir ce champion, ou ce poète véritable, pour montrer mes gravures

syllabiques chantantes ou mes médailles d'anti-héros car je ne bénéficie pas de l'imagerie bucolique de la Dépense sans limite qui serait à la hauteur d'une transformation radicale de mon regard de manager qui me conduirait à un collectionneur éphémère de faits d'arme vites oubliés par le plus Grand Nombre.

Dépenser : une pâle imitation dans la conception autorisée de soi du monde ou une vérité comptable, oubliée, du Contre-Être du Capital ?

Et si la Vérité Comptable, qui se donnerait, ici, comme un territoire philosophique de la multiplicité du Capital, se confondait avec l'*apparence des choses*, mais, plus particulièrement, des choses *achetées* avec un Capital ? Acheter quelque chose, pourquoi faire ? D'abord, pour proposer une alternative à l'Être.

Pour expérimenter la *vérité des choses*. Pour éprouver *sa* vérité dans les choses. Acheter, c'est dépenser. Dépenser, c'est déboursier, certes, mais aussi c'est décaisser, verser, disperser, éparpiller, dissiper voire gaspiller, gâcher. Dépenser, donc, du capital pour le *transfigurer en chose*, non parce que c'est uniquement un geste vitaliste, mais davantage parce que la lecture d'un papier comptable appelle un registre d'affects que des événements somatiques, infantiles, anciens, inconscients ou refoulés débarquent à travers une iconographie comptable pour être actualisés, externalisés, pour espérer être distribués et devenir *corporéité visible* à travers un lot de dépenses en Capital; ou encore, si l'on veut, afin de trouver une issue dans l'acte de décharger/dépenser une rage transmuée de vivre autrement un état du Moi devenu imbuvable, insatisfaisant, incomplet, inachevé.

Si une comptabilité dite d'entreprise, expression qui synthétise ici toutes les formes comptables, ou une comptabilité dite organisationnelle, expression qui renvoie ici à toutes les formes d'organisation et de l'ensemble de leurs formes comptables, est une fabrication de formes, de catégories d'une multiplicité d'expériences avec du Capital comptabilisé, un capital-dépense serait, en y associant les dires de Nietzsche, cette « cellule germinale qui porte en elle un abrégé de tout le passé », que ce Capital-dépense serait, de fait, cette entité généalogique oubliée quant à sa portée, sa place dans une

comptabilisation et les conditions métaphysiques de son avènement¹, une Dépense donc absolument requise à la création de Soi car, souligne-t-il pour nous, « la vie organique *visible* et l'activité et la pensée créatrices *invisibles* impliquent un parallélisme. C'est à propos de l'«œuvre d'art» qu'il est le plus aisé de démontrer clairement ce parallélisme. Dans quelle mesure la pensée, le raisonnement déductif et la logique peuvent-ils être envisagés comme des activités extérieures ? Comme symptôme de faits beaucoup plus profonds et fondamentaux ? »² À travers une *Dépensée* en Capital, c'est-à-dire, selon Gisèle Berkman, cette nébuleuse, chaque fois unique, inédite « de refus, de peur, d'inhibition et d'incapacité de penser » qui alimente, ici, un geste spontané, impensé d'échange d'un capital pour un autre, faudrait-il donc y voir, chaque fois, un Homme en train de vouloir se faire artiste, *coûte que coûte* ?³ De se faire, ni *plus*, ni *moins*, qu'Œuvre Comptable ? Greffier arlequin qui aura consacré son existence à compter, écrire ses capitaux, calculer le temps, se manifester à travers une matérialité, une manifestation physique de soi et de son infini, car devenu fruit somptueux de sa générosité capitalistique, et consommable par le Monde ?

Dépenser est issu du latin *dispensa*, du participe passé de *dispendere* qui renvoie à dépens, tiré de *dispensum* qui signifie « peser en distribuant » et qui fut remplacé, vers le XII^{ème} siècle, par le mot « dépense » pour indiquer « ce que l'on dépense »; concept qui va correspondre, par extension, à « l'emploi, l'utilisation d'une chose (1693 du temps) d'où par métonymie, la quantité de matière, d'énergie utilisée », et donc plus tard selon le sens de l'activité « de *se dépenser* »; enfin, on notera qu'en « ancien français, le mot désigne celui ou celle (1324) qui administre la dépense dans une maison, en particulier qui pourvoit à la table (dit *maistre despensier*). Il se rencontre encore pour la personne qui a la charge des dépenses d'une communauté. »⁴ Ainsi, pour approcher les sens possibles de la Vérité Comptable, nous devons travailler avec l'idée d'un capital-dépense si on veut mieux saisir les mondes artistiques, les mondes philosophiques, le Monde, un monde dans son rapport avec une vérité comptable

¹ Il y a, à l'origine de toute organisation, de toute entreprise, un Premier investissement, une Dépense en Capital pourvue de toutes ses espérances, espérances qui n'en rien à voir avec la rationalité ou une logique vraie quelconque quant à la résultante de ces capitaux transformés en *vie organisée*.

² Nietzsche, F. (1948) *La volonté de puissance*, Tome II, Paris, Gallimard, p. 229.

³ Voir particulièrement le Chapitre VII, « Penser sans compter », p. 195 et ss. Berkman, G. (2013) *La Dépensée*, Paris, Fayard.

⁴ Rey, A. [sous la dir.] (1992) *Dictionnaire historique de la langue française*, Tome I, Paris, Dictionnaires Le Robert, p. 581.

puisque la Dépense en Capital précède l'avènement d'une comptabilité organisationnelle et elle succède aux lectures de formes comptables.

Dispensum, expression qui s'est en allée vers le dépens, vers le ça-dépens, parce que balancé entre deux choses, valeur mise en plateaux, en balance, sur la balance pour peser et mieux distribuer par la suite des totalités ou des portions, des proportions, faire dans la Divine Proportion, soit ce Nombre qui fascine depuis des lustres et appelé, jadis, le Nombre d'or, nombre qui régit le rapport harmonieux entre le tout et ses parties, mais d'abord entre les parties et un Tout : en quelque sorte, lorsqu'un détenteur de Capital décompose un capital en deux parties inégales, on dira que la proportion est divine, ou dorée, si le rapport entre la grande partie et la petite est le même, une même mesure que le rapport entre le Capital et la grande partie de ce capital pesé, distribué en deux parties, même inégales aux yeux du monde, mais pas aux yeux de l'artiste.

Mobilisons donc le *dispensum* pour le re-qualifier, pour qualifier une dépense-artiste de l'Être du Capital afin d'insister sur le phénomène philosophique de la séparation d'une partie d'un tout-Capital qui l'enveloppe afin de mieux instruire une phénoménologie du Capital comptabilisé dans le registre des dépenses. Est *dispensum*, ici, ce qui s'inscrit dans le peser, le distribuer, le disperser harmonieusement, idéalement dans la création de, dans l'invention répétitive d'une harmonie de soi, de l'être perfectible, qui tend vers le Beau : le *dispensum* est un capital-dépense à penser dans un rapport avec le *telos artista* d'un moi-détenteur d'un Capital, particulièrement celui d'un *capital-gagné* qu'il espère pouvoir dépenser *en plus*, pour se grandir, pour prendre de la hauteur, de l'ascendant, de la verticalité ontologique pour espérer mieux *se voir* en surplomb, pour qu'un Autre moi puisse mieux commander, fasse obéir un moi d'autrefois, dépassé, limité, imparfait, ignoble, car, mortel.

Tout *maître dépensier* est, à travers le chiffre d'un achat, d'un investissement ou d'une acquisition, en situation de mondanéité, de faire monde avec son propre univers subjectif dans lequel s'inscrit son acte de la dépense. L'*homo artista* est un *être-au-monde* qui aspire à *être-dans-le-monde*, c'est-à-dire, selon une conception heideggérienne, *auprès de*, un monde constitué de « ce qui nous est cher, de ce qui nous est connu : c'est-à-dire que nous sommes, en quelque façon, liés à ce auprès de quoi

nous nous tenons. »¹ Un monde reconnaissant, réconfortant, un monde toujours plus ressemblant à soi-même même si, avant tout acte de *dispensum*, ce monde apparaît autrement, incertain, imparfait car, disons-le, un *homo artista* est à même de percevoir qu'il vit dans un *monde entropique*, marqué par la perte, le désordre et la désintégration.

L'entrepreneur, figure exemplaire de ce moi-propriétaire d'un Capital entièrement tourné vers une conception artiste du monde, devant des états financiers, ne fait pas que lire des lignes mathématiques et son exigence de vérité comptable ne tient pas à une géométrisation de son Capital car il a, en lui, soutiendrait, pour nous, Nietzsche, « une énergie qui fait percevoir avec plus d'intensité les *grandes* lignes d'une image donnée, et une autre qui scande un rythme en une mesure égale, sans tenir compte de son inexactitude réelle. Ce doit être une *faculté artiste*, car elle crée. Son procédé principal consiste à *laisser de côté, à ne pas voir et à ne pas entendre*. Faculté antiscientifique, car elle n'a pas pour tout le perçu un égal intérêt. Le mot ne contient qu'une image, d'où procède le concept. Ainsi la pensée algébrique sur des grandeurs artistiques. »²

Devant une information comptable, un bilan, un état des résultats, nous découvrons notre existence comme un fait que l'on ne peut que constater et non expliquer. Devant ses fruits notifiés, devant une plus-value pouvant faire l'objet d'un *dispensum*, un *homo artista* est libre d'orienter son existence dans telle ou telle direction; puisqu'une forme comptable n'est pas une norme, puisqu'il n'y a pas de loi, pas de destin qui lui serait donné d'avance et qui orienterait sa vie de façon utile, nécessaire, contingente. C'est une question de facticité, de la facticité heideggerienne, c'est-à-dire de ce qui se rapporte à la désignation du caractère d'être de notre propre Dasein, c'est-à-dire d'abord selon son sens actif, soit qui se dit de l'être qui est présent au monde en y existant, et ensuite selon son sens plus passif qui se dit existence, qui se dit le fait d'exister.

L'actionnaire, autre figure exemplaire de ce moi-propriétaire, peut être vu, lui aussi, comme un *homo artista*, mais bien davantage comme un *animal de luxe* qui souhaite, dans un premier mouvement ontologique d'un *dispensum* déployé dans le monde, s'immuniser face aux périls de ce dernier, se protéger, s'envelopper d'une structure du

¹ Biemel, W. (2015) *Le concept de monde chez Heidegger*, Paris, Vrin, p. 14.

² Nietzsche, F. (1957) *Fragments sur l'énergie et la puissance*, Paris, Éditions des Lettres modernes, p. 29.

confortable, c'est-à-dire par des agencements de biens matériels achetés *en vue* de constituer une vie inorganique entre lui et la *clairière*, lieu intermédiaire heideggérien entre son Capital et le Monde, lieu possible d'une présence-absence, espace protecteur d'un retrait du monde tout en permettant à l'Être d'un capital de pouvoir vivre ou se dire, sans trop de peurs, ou de trouver sa place et son articulation propre dans comme *être-déjà-auprès-du-monde*. Partant, nous soufflerait encore à l'oreille Nietzsche, passer « du monde inorganique au monde organique, c'est passer des perceptions solides des valeurs de force et des rapports de puissance aux perceptions *incertaines* et *mal définies* (parce qu'une multitude d'êtres en lutte les uns contre les autres (= le protoplasme) se sent opposée au monde extérieur) ». ¹ Œuvre artistique d'une vie inorganique qui s'offre néanmoins comme un manifeste futuriste d'une vie organique, protoplasmique, dépouillée de l'inconfort de ne pas être utile, de ne pas servir des instincts primitifs de conservation, instincts qui conduisent à rejeter tout ce qui ne rentre pas dans l'enveloppe immunologique de la conservation de soi.

Une vérité comptable n'est donc pas que *ratio cognoscendi*, comme connaissance objectivement valable, vérifiable, ni uniquement *ratio essendi* comme principe ultime qui conduit à une réalité suprême, mais peut-être davantage comme *ratio calculus*, à proprement parler, c'est-à-dire à une authentique *rationalité comptable*, une rationalité qui serait d'abord entendement, plus proche d'une obsession lyrique de la matière à capital que d'un livre à boulons inventoriés, *ratio* mièvre au besoin, capable de liquider la lenteur de la Raison, le souvenir de l'inconvenant, l'analyse coincée dans un cadre destiné à l'éclatement, qui renonce aux habitudes de la pensée ordonnée, qui abolit la ligne *finie* de la rationalité économique, enfin de la *ratio* conduite par des forces fluctuantes, inégales, *parsifalisées* (qualités des personnages de l'opéra de Wagner, Parsifal), c'est-à-dire des forces mystérieuses, tantôt magiques, tantôt animales, imprenables, incalculables, des forces impossibles à mettre en boîte, en raisonnements cohérents, logiques. À la fois matière à entendement sans limite et ses limites à transgresser, forme plurielle de la volonté et de la liberté d'agir, d'aller vers, de tendre vers l'au-delà d'un chiffrement/déchiffrement, source dispersée et distributrice de jugements éphémères, ou de formes sensibles, alimentant tantôt un goût pour la destruction des choses acquises et autres formes du *désêtre*, tantôt un sentiment

¹ Nietzsche, F. (1947) *La volonté de puissance*, Tome I, Paris, Gallimard, p. 226.

esthétique comme contre-Être, là même où tout va se jouer, Corps à Corps, dans un désert comptable qui protège contre l'anthrax nihiliste de l'économie de marché, une telle rationalité comptable est un champ de batailles pour remettre l'histoire d'un détenteur de Capital à l'endroit ou à l'envers. Les Nombres comptables sont souvent les sourciers de cette rationalité comptable qui reste cette sphère complexe, clivante et paradoxale de l'ambition de résumer en une *ligne-qui-compte* un art ou un poème de l'entièreté de l'histoire d'un moi-proprétaire de capital, au nom du monde, et de l'âme de ce monde à advenir. Avec cette rationalité comptable donc, la philosophie est ramenée à ses nombres premiers.

On verra plus loin en quoi cette rationalité se donne à voir comme un art égaré par l'esprit de système. Revenons vers cette recherche de l'Absolu par la Dépense. Est-on en train d'oublier ce que l'homme fait avec une Comptabilité ? un bénéfice, un dividende versé, ce qui quoi doit conduire une comptabilité : vers un gain en capital inespéré ?

C'est pour parier sur des dépenses futures. C'est pour mesurer un profit et le dilapider. Les nombres d'un bénéfice sont des actes d'une dépense. Que fait, concrètement un actionnaire de son dividende mesuré et calculé par une comptabilité ? Il le dépense. Il le transforme en capital-dépense. Ce qui compte, c'est le rapport entre un capital-dépense et l'effet utile ou esthétique. Je ne connais pas d'autre bombe qu'une dépense exaltante. Si les comptables d'entreprise sont devenus des conservateurs des Musées de la vérité du capitalisme, moi, investisseur, leurs comptabilités convergent vers moi pour qu'elles me rapportent des dividendes et dont les formes alphanumériques sont plus que des informations : des formes qui n'affectent en rien la raison pure mais qui s'offrent comme une cascade de dépenses possibles, comme une succession esthétisante de mon intériorité, un gain, un retour sur investissement, un dividende devenu le vrai *re-commencement* de ma propre philosophie de vie. Regardez cette chose achetée, je n'en crois pas mes yeux !

Vérités et vérités

Que l'Être du Capital, ce Un de la Vérité Comptable, précède tous les jeux financiers, stratégiques et managériaux des formes apparentes d'un Capital en action qui

chercherait à se justifier à travers des états de comptes exacts, vrais, vérifiables, que dire d'autres ?

Un manager sait-il que, d'un bilan financier à un autre, il participe à l'aventure sans fin d'une vérité comptable ?

Que dire de la tension contemporaine entre manager et comptable ? Sans doute faudrait-il rappeler qu'ils sont souvent au service d'un troisième larron : l'entrepreneur. Le nombre d'entreprises familiales le justifie à plus d'un titre. Mais qu'est-ce donc qu'un entrepreneur, passionné de son œuvre, et non par l'argent, sinon, un artiste ? Du coup, nous dit Lévy, la « question posée par l'art, c'est moins celle de la beauté que celle de la vérité », parce que la vérité c'est une affaire de vouloir-savoir.¹ Ce dernier, passerait-il, néanmoins, par un Vouloir *se voir* ?

N'est-ce pas aussi important ? Se voir Autre, à travers le chiffre qui rapporte ? Espérer se découvrir Autre dans le Monde, selon un autre ordre de la volonté de puissance qu'octroie un capital à dépenser ?

En comptabilité, il n'y a connaissance que du premier point de vue. Ce qui nous intéresse, ce n'est pas la vérité définie par la conformité d'une organisation, d'un management, d'un actionnaire ou d'un entrepreneur avec la réalité financière et avec les autres lois de la pensée qui compte et qui inventorie, mais la vérité de l'Être du Capital, plus proche d'une problématique philosophique de l'être en général, comme fondement de tout étant.

Et un Être du Capital soumis à la puissance du mystère des Nombres comptables à venir, ceux-là mêmes qui le condamnent, en attendant, à l'errance, à la quête d'une liberté à dévoiler à travers des expériences de la Dépense qui ne sera jamais véridique, de là tous les projets incessants de l'actionnaire et de l'entrepreneur et de leurs incessants bavardages, car seul compte, peut-être, *in fine*, la vérité propre d'une Dépense d'argent qui conduit à une non-vérité. Si la liberté de dépenser son gain en

¹ Lévy, B.-H. (2013) *Les Aventures de la vérité. Peinture et philosophie : un récit*, Paris, Fondation Maeght/Grasset, p. 9.

Capital rapproche ce moi-proprétaire de l'essence de sa vérité, et que Lévy vient de nous dire que vérité comptable est aussi une forme de connaissance en accord avec le monde connu, un Boileau, par contre, dans son Épître IX, *Au marquis de Seignelay*, en 1675, écrivait pourtant sa maxime célèbre : *rien n'est plus beau que le vrai...* D'autant que le beau acheté par une dépense comptable, entre-temps, a changé de nom. Je ne veux rien dire d'une telle vérité changeante du Capital sinon que son nom original, son nom secret était bien celui-là : chaque *dispensum* renfloue l'Inégal de l'Être qu'est le Capital.

Qu'on le veuille ou non, une *comptabilité organisationnelle*, celle que nous nommons ici pour fédérer l'ensemble des formes comptables d'une organisation, renvoie aux comptes d'un groupe d'individus, voire aux comptes de quelques hommes, ou d'un seul homme. Ce seul homme, dans sa figure exemplaire, nous pouvons imaginer, nous le disions plutôt, un entrepreneur, seul propriétaire de son entreprise, ou encore un actionnaire, présent au bilan, dans la section de l'« Avoir des actionnaires » ou dite des « Capitaux propres » : un compte pourrait être établi à son nom pour signaler sa part d'actions, et sa participation au bénéfice et au dividende.

Comprenons qu'une comptabilité se rapporte toujours à quelqu'un et qu'elle constitue, en quelque sorte, un « complément de sujet », pour reprendre une expression de Vincent Descombes, un dispositif apte à exercer à la fois une « autorité sur soi-même » et à donner une « direction à soi-même », et donc susceptible de nourrir une philosophie politique de l'être investisseur pour que celui-ci concoure, avec *forces*, à parvenir à soi à travers la défense d'une souveraineté d'un Capital; à tenir éloigner les autres humains sous occupation comptable afin que, pour que, à travers des cycles financiers, puisse-t-il s'entraîner à devenir soi à l'aide de ces mouvements circulaires répétitifs qui renforcent non seulement son « autonomie de soi », face au Monde, mais qui *sauvegardera ce qui le fait*, à travers une comptabilité qui *conservera*, pour lui, un réservoir de Capital utile à sa Dépense.

Dépenser de l'argent, nous le savons maintenant, d'une certaine manière, c'est, chaque fois, *dessiner une certaine forme de soi dans un multiple de l'Objet de désir*, et la dépense à répétition conduira à un inventaire de diverses figures d'accomplissement de

soi qu'un *moi*-propriétaire de capital a eu l'occasion d'ébaucher dans la dépense-expérience du Monde.¹

Cela étant dit, pour se rapprocher de l'idée des états de nature de la « vérité comptable », nous devons abandonner la règle quasi-universelle de la vérité logique, objective et vérifiable. Il y a d'autres vérités. Des vérités comptables immatérielles, tendues comme des ressorts de solitudes en déplacement dans le Monde. Une vérité comptable est aussi la traduction d'un néant-capital sous pression, une vue possible d'un capital-absent que l'on aimerait bien réel, immédiatement disponible pour lancer à l'offensive du Monde des fantômes-dépenses capables de montrer qui le meilleur, le plus beau, le plus moralement responsable du Bien commun, du Beau commun. Mais, pendant que l'on peut fantasmer sur des créatures-dépenses capables de surgir des limbes d'un capital-absent, ou que l'on utilise des effigies-dépenses bien réelles, issues de la récolte d'un investissement rentable, il subsistera toujours un malaise dans la civilisation, dans les mondes car une comptabilité organisationnelle fait dans l'en-soi, dans le pour-soi sartrien, et ce, pour mieux sécréter des oripeaux de la dépense-que-pour-soi et ainsi ajouter, une fois de plus, une vérité à soi-même qui est, en fait, lorsque le Monde est convoqué au tribunal de cette vérité, une pierre sacrée, certes, mais lourde, dramatique, une pierre malheureuse signée de sa seule main qui s'ajoute maladroitement à l'édifice d'un nihilisme en voie d'achèvement.

Et si la comptabilité d'entreprise était pourvue, ça et là, dans ses interstices, d'un mystère, celui d'une vérité à identifier à travers un mouvement de Capital qui se rapproche tout en s'éloignant, d'un Capital qui est d'au plus près, là, devant, à la surface de ses figures financières, tout étant au plus loin, dans l'espace et dans le temps, dispersé en molécules numérales, *actives* ou *passives*, qui s'éloignent à l'infini dans le Monde, tout en enveloppant son lecteur ?

N'y a-t-il pas un charme, à voir ces figures alphanumériques comptables, données l'impression qu'elles résonnent comme de l'argent *sonnant* et *trébuchant* ? Trébuchant, vieux mot français en train de disparaître d'une encyclopédie des vérités, qui, notons-

¹ Les concepts entre parenthèses correspondent, à peu de choses près, à des intitulés de chapitre. Voir Descombes, V. (2004) *Le complément de sujet : Enquête sur le fait d'agir de soi-même*, Paris, Gallimard.

le, désignant, jadis, de vraies espèces d'argent. Le « trébuchet », en usage au XIV^{ème} siècle, était une petite balance à plateaux portative utile à peser l'argent, l'or, les bijoux, à tout le moins un Capital précieux, *pesant*, sonore; et une pièce de monnaie « trébuchante » se disait d'un « argent vrai », véritable lorsqu'il était à l'équilibre, en accord avec le poids requis après qu'une monnaie a été trébuchée, vérifiée, et déclarée vraie. Une comptabilité d'entreprise serait-elle un espace symbolique sonore ? Comme le relevait Jankélévitch, une telle sonorité relève-t-elle, non seulement d'une présence qui sera toujours lointaine, mais il y a là, en effet, un *charme de l'inachevé*, celui d'une *présence absente* qui donne le sens plein d'une « œuvre de charme qui est une véritable 'catharsis », qui pénètre les âmes jusqu'en leur fond intime, et qui n'a jamais cessé d'être le médicament de la morosité et le *consolament* de l'affliction. »¹ Oui, cette musique argentique, surtout imaginaire, n'a que réalité et vérité que dans la tête de celui qui a et qui détient du capital-argent. Et ce tableau-bilan a le sens qu'il veut bien lui octroyer, le sens d'une vérité qui variera sûrement d'une journée à une autre. Mais il est possible que, d'une journée à une autre, cette ritournelle demeure, habite sa tête, son *caput*, latin du Capital.

La musique d'un profit, d'un dividende, d'un gain inespéré agit avec forces multiples sur l'imaginaire, que l'un ou l'autre soit au rendez-vous ou non, lors d'une lecture d'un état financier par un actionnaire ou un entrepreneur. Le plus important c'est que, un jour, leur carillon sonne à travers ces feuilles de compte. Et que l'être lecteur résonne à son tour à cette symphonie à ciel ouvert. Peu importe le désastre écologique en cours, peu importe la dépossession des plus pauvres par ma Comptabilité, ce qui importe, c'est que l'harmonie de mes rendements m'enflamment jusqu'à plus soif. M'enflammer, voilà une vérité digne d'une flamme-vérité éternelle. De la sublimation flamboyante.

Reprenons tout cela à nouveaux frais. Imaginons que le propos d'Hélène Cixous, que nous lirons longuement ci-dessous, à même de mieux dire ce que nous aimerions communiquer ici, est celui que pourrait tenir un actionnaire ordinaire, ou un entrepreneur, le principal destinataire, en principe, d'une comptabilité d'entreprise : « Au commencement j'ai adoré. Ce que j'adorais était humain. Pas des personnes; pas

¹ Consolament renvoie ici à *consolamentum*, une pratique rituelle du catharisme qui est une forme de baptême spirituel. Voir Jankélévitch, V. (1983) *La Présence lointaine*, Paris, Seuil, p. 159.

des totalités, des êtres dénommés et délimités. Mais des signes. Des clins d'œil qui me frappaient, qui m'incendiaient. Des fulgurations qui venaient à Moi : Regarde ! Je m'embrasai. Et le signe se retirait. Disparaissait. Cependant que je brûlais et me consumais entièrement. Ce qui m'arrivait, si puissamment lancé depuis un corps humain, c'était la Beauté : il y avait un visage, tous les mystères y étaient inscrits, gardés, j'étais devant, je pressentais qu'il y avait un au-delà, auquel je n'avais pas accès, un là sans limites, le regard me pressait, m'interdisait d'entrer, j'étais dehors, dans un guet animal. Un désir cherchait sa demeure. J'étais ce désir. J'étais la question. Étrangeté du destin de la question : chercher, poursuivre les réponses qui la calment, qui l'annulent. Ce qui l'anime, la lève, lui donne envie de se poser, c'est l'impression que l'autre est là, si proche, existe, si loin, qu'il y a, quelque part, au monde, une fois passée la porte, la face qui promet [...] Quel malheur pourtant, s'il arrivait à la question de rencontrer *sa* réponse ! Sa fin ! J'ai adoré le Visage. Le sourire. La face qui fait mon jour et ma nuit. Le sourire me tenait en respect, en extase. En terreur. Le monde édifié, éclairé, anéanti par un frémissement de cette face. Ce visage n'est pas une métaphore. Face, espace, structure. Lieu de tous les visages qui me donnent naissances, détiennent mes vies. Combien de faces pour le visage ? Plus d'une. Trois, quatre, mais toujours l'unique, et l'unique toujours plus d'une. »¹ Et puis le Visage, si important selon Lévinas, que dire lorsque cette comptabilité se présente, en effet, sans Visage ?

Une vérité ? Une vérité, comptable ? Oui, assurément. Puisque la *comptabilité organisationnelle* est un royaume intermédiaire d'une multiplicité de *vérités sédimentaires* entre le Capital et le Monde. Oui, certainement puisque la Comptabilité est cette grande aventure de la pensée humaine qui lui a proposé constamment ses Livres pour une Morale. Des morales contre l'usurpation des biens échangés, contre les fausses paroles données pour conclure un marché avec une poignée de main peu fiable, contre les falsifications de la réalité marchande antique, déjà. Les anciennes *protocomptabilités* d'autrefois rendaient conformement, par l'écriture, les choses décomptées avec la réalité qui s'y rapportait. À une vérité matérielle correspondait une vérité numérale d'abord. Un chiffrage exact. Avec vous, cher débiteur, cher

¹ Cixous, H. (1977) « La venue à l'écriture », in H. Cixous, M. Gagnon et A. Leclerc [sous la dir.] *La venue à l'écriture*, Paris, Union Générale d'Éditions, p. 9-10.

crédeur, je serai vrai. Enfin, depuis, toute la question maintenant est de savoir si la vraie comptabilité se moque de la comptabilité.

Parce que chaque forme comptable fonctionne comme une *clairière de mots et de nombres* qui laisse entrevoir une vérité parmi d'autres possibles d'un paysage intérieur, une comptabilité est aussi cette éclaircie ontologique d'où naît la rencontre de l'ombre du Capital et de la lumière du Monde. Par conséquent, chaque papier comptable interpelle du *quant-à-soi* parce qu'il se rapporte au destinataire de cette *archive-qui-compte*, de ce système comptable, de cette comptabilité organisationnelle.

Pour employer la belle expression de Philippe Lejeune, chaque pièce comptable devient un « brouillon de soi », un morceau « d'une longue série d'essayages et de retouches : on "bâtit" peu à peu son identité, en suivant la mode, en cherchant son style » dans l'acte même de recevoir/revenu et de dépenser pour ainsi « mettre sa vie au propre », un acte de comptabilisation qui n'est pas rien car pour un actionnaire, un entrepreneur ou un dirigeant, pour nous tous, de fait, qui tenons une comptabilité domestique ou orale ou imaginaire, à travers l'archive, l'écriture ou une sémiotique comptable quelconque, cet acte comptable « prolonge ce qui se passe dans la tête de chacun de nous, tout au long de notre vie, depuis l'origine même. Un des apprentissages essentiels de la petite enfance est celui de l'identité narrative : savoir dire « je », se construire une histoire, avoir ses mythes fondateurs et son système de valeurs. L'identité a toutes les allures d'une fiction, mais elle n'en est pas une. Une fiction, c'est ce qui reste d'une identité quand il n'y a plus personne dedans. Un vêtement qu'on ne porte plus... »¹

Une vérité comptable, même *organisationnelle*, qui se dirait à la « je » ? À partir de mythes fondateurs ? Qui, peut en dire, *autant*, en philosophie ? Peut-être faudrait-il invoquer une cosmogonie, largement antérieure à l'avènement de la philosophie grecque, pour tenter de trouver un ordre explicatif entre *phylogenèse* et *ontogenèse*, tant la graphie comptable précéda des milliers d'années l'écriture philosophique, tant la graphie comptable devra attendre encore longtemps avant que les philosophes s'intéressent à elle en plus grand nombre. Comme le signala déjà, Aménémopé, auteur d'un texte de sagesses égyptiennes intitulé *l'Enseignement d'Aménémopé*, écrit durant

¹ Lejeune, P. (1998) *Les brouillons de soi*, Paris, Seuil, p. 7.

la période ramesside vers -1300/-1075 av- J.C., une série de discours présentés sous la forme traditionnelle d'instructions d'un père à son fils sur la façon de vivre une vie bonne et morale : « Quel dieu est grand comme Thot » ?¹ Très peu voire aucun, selon les mythes retenus et selon ce que souligne P. Boylan dans son *Thot, the Hermes of Egypt. A Study of Some Aspects of Theological Thought in Ancient Egypt*.² Thot, dieu des scribes, ces comptables d'autrefois, dieu Greffier des dieux, messenger des Dieux, dieu des lettres et des sciences, dieu des inventions et de la mesure de chaque chose, archiviste des dieux qui, sans doute, dans ses temps libres d'étude, est devenu le dieu de la sagesse et le dieu savant de la magie, la musique, la médecine, l'astronomie, la géométrie, le dessin et l'écriture. Dieu qui, un jour, sera transfiguré en Hermès, ce dieu grec messenger des dieux, le dieu des voyageurs, des commerçants, des voleurs, etc. À l'aide de la philologie, de l'étude historique de ces mythologies, à l'aide d'une anthropologie philosophique, il faudrait trouver temps et sources crédibles pour revisiter ce rapport entre Thot/Hermès et les scribes royaux pour mettre au jour, hypothétiquement, d'autres registres totémiques de la vérité comptable. S'assoupir, s'accroupir comme un scribe aux pieds de son Roi, concentré et recueilli devant sa petite tablette de comptabilité, devant son fragile papyrus de comptabilité, dessinant l'un comme l'autre l'enclos brûlant d'une liste de comptes des profits et pertes, encore fallait-il faire traverser le temps à cette archive à travers un sentier sablonneux, balayé par l'Oubli qui lutte contre de telles vérités éphémères. À mesure que le scribe avance dans l'établissement de sa liste comptable d'inventaire, une à une, les choses précieuses, nécessaires à la bonne vie, mettent leur chant en veilleuse pour se taire. Le silence intérieur du scribe greffier accompagne le médium comptable et ses vérités : elles naissent donc de la course lente, contenue, de l'esprit du Logos qui s'éveille, qui mène ce compte du jour à ce compte d'un autre jour, un Logos qui avance d'un pas lent, oppressé par tant de choses *laissées-pour-compte*.

Toutes les formes de comptabilité d'entreprise, que nous résumons sous le vocable de « comptabilité organisationnelle », produisent des séries discontinues de micro-vérités alphanumériques qui sont autant de *petites lanternes, éphémères, alimentées par un champ de dispersion continu*, au sein desquelles des actionnaires, des créanciers, des

¹ Laisney, V.P.-M. (2007) *L'enseignement d'Aménémopé*, Rome, Gregorian Biblical BookShop, p. 248.

² Ouvrage connu, publié dès 1922 chez Oxford University Press.

clients, des fournisseurs, des consommateurs, des employés et des citoyens en général ont déposé leur vieux nom d'hommes pour ne plus se voir sous ce trait d'êtres mortels.

Si une comptabilité organisationnelle appartient ou lie d'abord des actionnaires et des créanciers, elle demeure une carte des vérités d'un Capital constitutif d'une vérité-entreprise voire d'une vérité-management.

Loin de toute extravagance poétique ou de toute bataille politique pour défendre des vérités plus fondamentales que d'autres, la parole des hommes du Capital n'est jamais première, mais, c'est parce qu'elle est Réplique, Rempart, Riposte, Rageuse, Réfutation, Réponse, et Rhétorique absolue que sa Vérité est analogue au *logos originaire*, à cette essence de la parole Capital-e qui est la parole de l'essence de l'être. De l'Être du Capital. Voilà la trame générale de la prochaine section : décliner ces 7R pour tenter de cerner, d'au plus près, ce que pourrait bien être une connaissance philosophique sur la vérité comptable. Un discours philosophique entièrement conçu et pensé à partir d'une longue expérience pratique d'observations sur le terrain afin de montrer, par induction, que, *in fine*, les éléments comptables organisationnels convergent vers la problématique de l'actionnaire-créancier et de son appétence ontologique d'être-dans-le-monde. À tout prix. Peu importe ce qu'il en coûtera à l'humanité.

Malheureusement, nous manquons de temps pour développer l'ensemble de ces 7 piliers de ce que serait, pour nous, une rationalité comptable susceptible d'éclairer autrement la question de la vérité. Contentons-nous d'en présenter un premier volet : *la rationalité comptable du Rempart : ou les murs comptables de la vérité*. Ou vice et versa.

Prolégomènes à une *rationalité comptable* pour instruire une grammaire phénoménologique du Capital à l'aide de *cristaux* conceptuels au morne infini, jetés sur la rêverie d'une Autre vérité comptable

Quoi de plus rationnel que de rechercher la vérité, même comptable ? Comme l'a si bien résumé Howard Sankey, si « l'on connaît la vérité, alors on connaît le monde. Quoi de plus rationnel que de vouloir connaître le monde ? Si l'on sait comment est le monde,

alors on sait ce qu'il faut faire pour obtenir ce que l'on veut. Et que peut-on trouver de plus rationnel que d'entreprendre les démarches nécessaires en vue d'obtenir ce que l'on veut ? Le problème est que la vérité est une sorte de perfection et que toute perfection est difficile à réaliser. »¹

Un des principes fondamentaux qui sont à la base de ce qu'on peut nommer, ici, l'éthique de la croyance comptable est de soutenir qu'une telle croyance puisse être jugée autant que possible en fonction des raisons qu'il peut y avoir de penser qu'elle est vraie. Ce constant est décisif car tout l'édifice du capitalisme financier repose sur ce principe. Partant, on pourrait opposer l'utilité de l'information comptable et le succès remporter par un capital investi face aux poids légitimes de cette croyance jugée par le plus grand nombre comme vraie. Une telle utilité est-elle plus forte en valeur véritable que cette éthique de la véracité des capitaux ? Pourquoi la réussite inattendue d'un rendement sur le capital investi n'aurait-il pas plus de vérité que celle issue de la mise en ordre des comptes d'entreprise ? Dès lors, toute notre questionnement converge vers l'interrogation fondamentale suivante : peut-il y avoir des raisons d'admettre autres que la vérité comptable de la croyance en ses chiffres, en ses mesures, en ses bilans, en ses éléments *vérifiés, vérifiables car véritables* ? Il y a naturellement milles dangers de ne pas pouvoir croire aux éléments d'une preuve comptable. Si un comptable d'entreprise vise la certitude de ses comptes, un philosophe nous invite, pourtant, à vivre sans certitude. Aussi, paraît-il difficile de croire à une rationalité du capital compté sans mobiliser le scepticisme philosophique obligé. Du coup, comment pourrait-on faire abstraction de ce moi-proprétaire d'un capital qui cherche son écho dans le *cosmos*, au-delà des vérités matérielles et immatérielles de la comptabilité ? D'abord en admettant qu'il y a d'autres vérités, d'autres raisons de croire autrement qui se superposent topographiquement, en surplomb, sur les vérités comptables ordinaires des états de comptes.

Philosophiquement parlant, le monde et la vérité comptable du Capital tels que nous les concevons, tirent leur origine du *cosmos* grec et du *mundus* latin qui posent la question du cosmique, du cosmétique, du mondain et de l'immonde. La question de la vérité

¹ Sanky, H. (2000) « Est-il rationnel de chercher la vérité ? », *Revue philosophique de Louvain*, 98, 3, p. 589.

comptable du Capital invite à une enquête philosophique des idées qui présuppose déjà, ici, que *des mondes* existent dans la réalité d'un Actionnaire. Ces *mondes des choses du Capital* et auxquels conduit plus directement un capital-dépense nous demandera un effort de réflexion ontologique et phénoménologique afin de mieux situer « *sur ce qu'il y a* » dans un monde dans son rapport avec une vérité comptable.

Si un monde se donne à voir comme une « totalité de ce qui existe » que dire précisément de cette totalité englobante de l'actionnaire qui peut être assujettie à une autre totalité englobante ? D'abord, naturellement, de se demander si plusieurs mondes peuvent coexister et ce qu'il faudrait entendre par cette phénoménologie spatiale de l'englobant. Entre un « monde extérieur » et un « monde intérieur » il y a un « monde-cosmos » englobant susceptible de nous renseigner sur le sens héliocentrique du capital-actions qui s'affiche au bilan, côté du Passif, afin de le distinguer de son sens géocentrique qui implique, dans un cas comme de l'autre, l'Être du Capital qui veut, peut-être, finalement, *être-dans-son-monde*. Entre héliocentrisme comptable du Capital et géocentrisme du Capital, il y a ici une belle occasion pour faire avancer une théorie méta-physique des états de nature d'un Capital d'entreprise et de ses espaces ouverts de circulation comptable centrifugeuse qui dessine la singularité englobante de la comptabilité organisationnelle qui fabrique de l'indiciel-vrai de mondes coexistants. C'est une autre option de développement philosophique possible qui pose autrement la question de la vérité comptable et de l'unité du Monde des actionnaires et des créanciers qui se pose en « notre monde ». Du coup, et on peut l'entrevoir, toute la question des « externalités » produites par la *privatisation* d'un capital-actionnaire et de ses efforts de rentabilité qui portent préjudice au Monde, est une question sociétale qui ne pourra plus supporter les exclusions, les expulsions et les exterminations des éléments de risque sociopolitique qui tentent d'atténuer les effets dévastateurs des mondes privés de l'argent investi.

Le Philosophe à coups de marteau, expression connue en philosophie, qui est le sous-titre du *Crépuscule des idoles* de Nietzsche, renferme l'idée d'une promotion d'une Autre Vérité, une idée qui renvoie d'abord à une transvaluation, à une inversion des valeurs, histoire de mieux frapper au marteau chaque idole vertueuse puisque, du coup, après chaque coup, on constatera rapidement que, chacune d'entre elles, ne se présente pas comme telle; par conséquent il est d'autant plus important de sonder les socles de

ces croyances qui renvoient à des volontés de vérité sur-faites. À son aphorisme, « Toute vérité est simple. N'est-ce pas *doublement* un mensonge ? », il faudrait souligner cette autre citation qui nous concerne : « Pour qu'il y ait de l'art, pour qu'il y ait un acte et un regard esthétique, une condition physiologique est indispensable : l'*ivresse*. Il faut d'abord que l'excitabilité de toute machine [comptable?] ait été rendue plus intense que l'ivresse. [...] L'essentiel, dans l'ivresse, c'est le sentiment d'intensification de la force, de la plénitude. C'est ce sentiment qui pousse à mettre de soi-même dans les choses, à les *forcer* à contenir ce qu'on y met, à leur faire violence : c'est ce qu'on appelle l'*idéalisation*. »¹ Voilà un peu, en quelque sorte, sous quel auspice nietzschéen nous aimerions faire avancer notre philosophie du lancer de cristaux ardents pour faire fondre les idées reçues de ce qu'on dit régulièrement de la comptabilité : quelle est calculabilité, *mathesis*, une arithmétique de choses vraies, qui comptent pour nourrir une rationalité économique. Toute la question ici est de savoir s'il vaut mieux parler de rationalité plutôt que de vérité, de raisons et dé-raisons nécessaires et *plus* que nécessaires et *moins* de nature vraie.

Des cristaux ? Pourquoi faire ? D'abord pour rappeler, à la suite de Simondon que la vie, en une certaine manière est « un cristal à l'état naissant s'amplifiant sans se stabiliser », agissant ainsi comme le paradigme de l'individuation, et permettant de mieux soulever qu'il ne peut y avoir de vérité pure parce que le cristal est impur, un composé mixte.² Pour Simondon, une comptabilité serait vue comme un objet technique et, à ce titre, il est *une cristallisation du geste humain créateur qui se perpétue dans l'être*. Du cristal parce Jankélévitch, dans *Le Pur et l'Impur*, annonce l'importance d'une philosophie de l'intermédiation, une philosophie mixte qui doit penser l'impensable jusqu'à l'extrême frontière au-delà de laquelle le discours deviendrait impossible ; mais à partir de cette perte de limpidité, de lumière raisonnante, à partir de cette limite philosophique, la poésie voire la musique doivent prendre le relais de la philosophie.³ Naturellement ce paradigme cristallin demeure encore problématique ici, si ce n'est de la difficulté à lui accorder une validité analogique et un pouvoir herméneutique qui relèverait, somme toute, d'un discours philosophique. Une

¹ Nietzsche, F. (1974) *Crépuscule des idoles ou comment philosopher à coups de marteau*, Paris, Gallimard, p. 11, 62-63.

² Simondon, G. (2005) *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble. J. Million, p. 152.

³ Jankélévitch, V. (1990) *Le Pur et l'Impur*, Paris, Flammarion.

rationalité comptable forgée dans un support cristallitique n'est rien d'autre, pour l'heure, qu'un raccourci pour s'inscrire, pour obtenir une architecture conceptuelle en raisons Autres, soutenue par une *infrastructure comptable* et ses pôles du vraisemblable qui seraient Autres. Pour symboliser métaphoriquement, de manière bachelardienne, une rupture paradigmatique au nom d'une autre puissance de l'imagination pour penser la poétique de la comptabilité et ce à quoi renvoie son iconographie. Cristal comme matière première conceptuelle de la bulle de verre qui enveloppe un lecteur comptable et son bilan. Cristal qui, du coup, n'en cachons rien, renvoie au livre méconnu de Peter Sloterdijk, *Le palais de cristal*, ce lieu de la première exposition universelle de 1851 qui a eu lieu à Londres, symbole fort de la consommation et du pouvoir d'achat en émergence.¹ D'une certaine manière, ce palais lui sert de métaphore pour parler de l'espace intérieur du monde capitaliste.² Nous retiendrons arbitrairement sept péchés du Capital qui sont autant de piliers, de colonnes instables d'une structure du capital-dépense, ce terreau de vérités comptables cachées, que nous aimerions concevoir de manière à signaler le côté fragile de cette rationalité comptable qui ne tient qu'à un cristal instable, composée de matières déformantes, à peine transparentes, aux cristaux conceptuels imparfaits donc, pourvus d'un potentiel de sonorité à des proses cristallines qui ne seront jamais nettes, toujours empoussiérées de résidus opaques, etc. Enfin, c'est pour mieux signaler que, un lecteur d'un état comptable, après un battement des paupières, cristallise en pensée une sensation du regard furtif, celui de son *être-jeté*, jeté-là, au beau milieu d'un capital-actions, comme si celui-ci était un cristal éblouissant, ce faux-diamant, que sa comptabilisation renvoyait à des cristallisations qui n'appartenaient qu'à ce seul lecteur. N'allons pas plus loin pour l'instant.

¹ Prenons connaissance rapidement de ce qu'en dit les responsables de l'organisation des expositions universelles : ainsi, c'est « le prince Albert, époux de la Reine, [qui] organise « The Great Exhibition of the Works of Industry of All Nations ». Pour accueillir les exposants de tous pays, point de champs de foire, de stand ou d'hôtel particulier, la commission royale lance un grand concours international d'architecture en commandant un bâtiment original, moderne, aéré, novateur... M. Joseph Paxton, chef jardinier à Chasseworth, le remporte en proposant de réaliser un immense édifice de fonte et de verre, baptisé Crystal Palace réalisé par l'architecte Owen Jones. Il sera édifié par 5000 ouvriers au sud de Hyde Park vers Kensington. Le 1er mai 1851, le jour de l'inauguration de la première Exposition Universelle du monde, la galerie centrale culminait à trente mètres de hauteur, une nef transversale toute aussi haute permettait de conserver un bosquet d'arbres anciens à l'intérieur de l'édifice (les Britanniques posant là les bases du développement durable avec quelques 150 ans d'avance !). Cette serre immense mesurait 560 mètres de long, pour une superficie de 8 hectares et si on avait placé bout à bout les tables d'exposition, on en serait arrivé à une longueur de 13 kilomètres. Les objets exposés étaient partagés en quatre grandes classes : Les matières premières, les machines, les produits manufacturés et les objets d'art. » Pour y découvrir des images et d'autres informations, on consultera avec profit la page suivante : <http://www.expositions-universelles.fr/1851-exhibition-londres.html>

² Sloterdijk, P. (2006) *Le Palais de cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire*, Paris, Maren Sell Éditeurs, p. 276 et ss.

Ardent est un tel paradigme de l'individuation pour appeler tous les sens de la verticalité ontologique susceptibles d'être trouvés dans ce livre inclassable de Bachelard : *La Flamme d'une chandelle*. Un cristal enflammé, apparaît comme magique, divin, céleste car matière dure, rare, entouré d'un feu divin, sacré, bleu, d'un feu follet, d'un feu rouge ou de toute autre couleur qui évoquerait cette situation : ce lieu sphérique dessiné par une lumière minuscule dans la noirceur du monde, celui d'un espace ontologique, espace d'un « rêveur dans la contemplation d'une flamme solitaire. La flamme, parmi les objets du monde qui appellent la rêverie, est un des plus grands *opérateurs d'images*. La flamme nous force à imaginer. Devant une flamme, dès qu'on rêve, ce que l'on perçoit n'est rien au regard de ce qu'on imagine. La flamme porte sa valeur de métaphores et d'images dans les domaines de médiation les plus divers. »¹

Une rationalité comptable qui, pour l'heure, se déclinerait ici, selon sept piliers de cristal ardents de la Maison de l'Être du Capital qui renferme son ontologie du confortable que lui procure des choses achetées, des axes réflexifs, de fait, discursifs, mais tournés vers le haut, ouverts parce que, parmi « les rêveries qui nous allègent, bien efficaces et simples sont les rêveries de la hauteur. Tous les objets droits désignent un zénith. Une forme droite s'élance et nous emporte en sa verticalité. Conquérir un sommet réel reste une prouesse sportive. Le rêve va plus haut, le rêve nous emporte en un au-delà de la verticalité. [...] Les rêveries de la hauteur nourrissent notre instinct de verticalité, instinct refoulé par les obligations de la vie commune, de la vie platement horizontale. La rêverie verticalisante est la plus libératrice des rêveries. Pas de plus sûr moyen de bien rêver que de rêver en un ailleurs. Mais le plus décisif des *ailleurs*, n'est-ce pas l'ailleurs qui est *au-dessus* ? Viennent des rêves où l'au-dessus oublie, supprime l'en-dessous. Vivant au zénith de l'objet droit, accumulant les rêveries de verticalité nous connaissons une transcendance de l'être. Les images de la verticalité nous font entrer dans le règne des valeurs. Communier par l'imagination avec la verticalité d'un objet droit, c'est recevoir le bienfait de forces ascensionnelles, c'est participer au feu sacré qui habite les belles formes, les formes assurées de leur verticalité. »²

¹ Bachelard, G. (1964) *La flamme d'une chandelle*, Paris, PUF, p. 1.

² *Ibid.*, p. 56-57.

Comment rendre raison à cette idée de comptabiliser qui est acte de se surmonter soi-même ? Comment justifier conceptuellement que compter, en finalité c'est transcender ? Comment mieux dire que, comptabiliser, c'est inscrire un être du capital dans une lutte pour la puissance d'abord, qui soit se dérouler au-dessus de la mêlée ? Écoutons à nouveau Nietzsche nous guider un peu plus vers la mise au point d'une telle rationalité : « C'est par des milliers de ponts et de passerelles que les hommes montreront à la conquête de l'avenir; il faut qu'il y ait entre eux de plus en plus de guerre et d'inégalité [...] C'est pour des nécessités de lutte qu'ils inventeront des images et des fantômes, et ces images et ces fantômes leur serviront à se livrer les uns aux autres les batailles suprêmes. Bon et mauvais, riche et pauvre, noble et croquant, et tous les autres noms de valeurs sont autant d'armes et d'emblèmes cliquetants qui doivent aider la vie à se surpasser sans cesse. La vie elle-même, pour monter plus haut, se construit des arches et des degrés, d'où elle pourra saisir les horizons lointains et les beautés qui charment le cœur; c'est pour cela qu'il lui faut l'altitude. Et parce qu'il lui faut l'altitude, il lui faut aussi des degrés, et la résistance qu'opposent les degrés à ceux qui les gravissent. La vie veut s'élever, et en s'élevant se surmonter. »¹

La rationalité comptable est Rempart parce qu'elle renvoie à la vérité de ses Murs comptables. Qui dit rempart, dit verticalité et dit Mur. Un Mur comptable en cristal qui permettrait de voir la vie à l'extérieur de son encerclement, celui du Capital à protéger *comptablement*. De quoi ? Du monde. Du monde qui en veut au capitalisme outrancier, cette doctrine relayée par toutes les comptabilités organisationnelles, comptabilités qui font donc murailles autour de lui. Le sens à donner à « mur comptable » demeure enveloppé d'obscurité. C'est déjà une justification en soi de la nécessité de s'intéresser à la question du sens de ce mur comme préalable à l'établissement d'un vocabulaire qui lui serait propre. Aussi faudra-t-il expliquer, pendant un temps, d'entrée de jeu, ce qui appartient au général à cette problématique identitaire, avant de pouvoir, à partir de ces premiers constats analytiques, graduellement mettre en évidence ce que la question du mur comptable a d'exceptionnel au sein d'une telle rationalité.

Devrions-nous nous en remettre à des auteurs au regard pénétrant comme Debray, également des théoriciens des frontières, pour signaler en quoi nos comptables

¹ Nietzsche, F. (1962) *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Aubier, p. 213-215.

d'aujourd'hui, face au capitalisme débridé, sont des « gardes-frontières négligents », mais ils nous rappellent constamment que, face aux capitalistes excités et à leurs ennemis idéologiques et les « droits de l'homme, d'ajouter à leur catalogue le *droit à la frontière* » d'argent, du capital-monétaire, « pour parer aux mortelles glissages » ?¹ Nous en remettrons à un long travail de déconstruction pour en dégager une « différance » à la Derrida, lui aussi, un auteur qui, avec des collaborateurs, ont exploré les mots voisins de limite, seuil, ligne de démarcation ou de partage, de passage contraint ?² Faisons un détour momentané de cette littérature disponible sur le sujet pour remiser cette tentation à la mimésis et nous inscrire plus directement dans notre interrogation. Voyons.

Relâchez, perdez la documentation comptable qui accompagne toute transaction économique et tentez d'imaginer ce qu'il adviendra du capitalisme. Envoyez tous les agents comptables, ces producteurs de documents comptables, en vacances sur une autre planète, et attendez de voir ce qui arrivera à la sécurité des capitaux et à la protection et au respect des termes de l'échange. C'est dans cet état d'abandon que la documentalité comptable gagne ce qu'elle a de plus précieux à offrir : une durée, de transmission, et un espace d'emplacement, d'exposition et de disposition pour un détenteur de capital comptabilisé, qui est, lui-même, dans un rêve tourmenté, mais déjà absorbé par un rêve paisible, sachant que son bien-capital précieux est entre de bonnes mains. Des mains comptables. Des mains qui griffonnent, annotent, écrivent des livres de compte, enregistrent toute transaction d'un capital qui le réclame. Les papiers comptables, en quelque sorte, c'est ce qui tient et retient le capitalisme en sa vérité. Le mur comptable, un « mur de papier » ?

Un enveloppement comptable du capitalisme ? Et pourtant, à y regarder de près, un rapport d'impôt, un chèque, un carnet bancaire voire un papier-monnaie, tout y semble, tout apparaît comme un micro-espace isolé, désolant, et morne. Chacun, de ces documents, tous estimés, ici, comptables, se heurte à un désintéressement collectif absolu, à l'extraordinaire perception d'un espace vulgaire, administratif, une nécropole d'anciens mouvements de signes de valeur, de signes à compter, à quantifier, à sérier.

¹ Debray, R. (2010) *Éloge des frontières*, Paris, Gallimard, p. 95.

² Collectif, (1994) *Le passage des frontières : autour du travail de Jacques Derrida*, Paris, Galilée.

Qu'est-ce qui peut bien revenir à leur surface sinon des réminiscences, des vibrations du passé, qui, dans leur élan-vitesse, franchissent plutôt un « mur du son » pour passer inaperçues, des papiers qui n'ont de bruit que celui de leur matérialité ? À moins qu'un autre bruit, comme la voix, ou celui du toucher, et de ses valeurs tactiles, vienne se frotter, se heurter à un tel document qui agirait, dès lors, comme une table de conversion des affects, comme une preuve bruyante et bien en vie d'une vérité, d'un garde-fou qui en temps et en lieu, se transforme en porte-parole, ou un obstacle à franchir qui commande un discours, une discussion; enfin, autant d'échos sourds qui cherchent avant des accès à la réalité, à leur réveil. Faut-il demeurer, un court instant, dans l'absurde pour y voir apparaître de telles murailles sonores ou livresques de rétention d'un capitalisme, par nature, sauvage, susceptible de détruire toute muraille psychosociologique de résistance ?

Papiers comptables, jadis, des archives, archives des trésors royaux moyenâgeux confinés dans la *camera*, ce lieu ancien de la Chambre des comptes, celles des registres comptables de la Rome Antique, tenus en secret dans la salle-bibliothèque de la *villae* et que devaient impérativement tenir tous les citoyens romains dignes devant les censeurs, des archives sous forme de manuscrits fiscaux qui s'accumulaient dans la maison même d'un archonte d'une ville de la Grèce antique, enfin toutes ces tablettes d'argiles et ces papyrus mésopotamiens, chinois ou égyptiens tenus dans des temples, des maisons royales et autres enceintes suprêmes ou sacrées, tous conduisent, historiquement, à envisager l'idée d'un « document comptable dans », « dans » une salle, elle-même située « dans » un temple, un palais, un château-fort, lui-même situé « dans une ville », elle-même située « dans une région », dans un pays, dans un continent aux milles frontières. L'Histoire de l'archive comptable est parsemée de muraillements matériels, symboliques. L'Histoire même de la Comptabilité renvoie à des *limes* multiples, des bornes, des clôtures de terres agricoles, des seuils temporels, des frontières d'un domaine fiscal, etc.¹ Enfin, l'Histoire plus général des médiums

¹ Le concept de Comptabilité avec une majuscule est utile pour qualifier, d'un même mouvement, toutes les formes comptables, particulièrement tous les éléments rattachés de près ou de loin aux comptabilités orales, chimériques ou fantasmagiques (qui témoignent surtout d'un rapport au Capital-monétaire infini, gratuit), organisationnelles, ou nationales. Chacune est l'expression d'une sensibilité manifeste, exercée pour mettre à l'abri une chose précieuse, véritable ou en rêve, histoire un jour d'exercer un rapport de force, une autodéfense face aux aléas de la vie communautaire. La Comptabilité, de par son histoire multimillénaire, a une fonction spatiale de clôture, de délimitation sacrale et inviolable d'un Capital appartenant à qui de droit. Le seul sujet « qui compte » est celui de l'énonciation d'une forme de ce Capital qui se dresse devant l'Autre, qui sépare un dedans d'un dehors. Cette énonciation qui proclame

comptables conduit aux origines de l'avènement de la Raison, de la *ratio*, du *calculus*, c'est-à-dire selon le sens de ces petites pierres à compter, cet instrument primitif des *calculi*, ces petits jetons d'argile comptables et, d'une certaine façon, la plus ancienne et la plus exemplaire représentation de cette idée de surface comptable d'expression.¹ L'archive comptable a donc, ou presque, toujours été contenues dans quelque chose. Elle a toujours été une interface entre un dehors et un dedans. De fait, depuis toujours, l'archive comptable est liée à la nature, à l'agriculture, cette première économie, productrice de biens de première nécessité, utiles à la survie, à la vie biologique de l'homme; et à la culture, aux premiers villages, aux premières organisations, aux premières cités-État : elle établit un pont entre nature et culture depuis des millénaires. Bien avant la naissance du capitalisme.

Le document comptable est donc un espace intermédiaire, un espace qui impose une séparation entre nature et culture, certes, mais aussi, une séparation entre moi et un autre de l'échange, une division entre créateur et débiteur, une différence entre un actif et un passif, un monde de différence entre un compte de banque riche à craquer et une dette abyssale. À nouveau, une autre sorte de mur lexical, de frontière conceptuelle est envisageable sous de nombreux aspects. Mais, encore une fois, nul moyen de le savoir, plus amplement, ici, étant donné la pluralité du sens à donner à une théorie de l'aménagement de l'espace de ces petits monuments alphanumériques dressés à la mémoire des échanges et qui s'opposent, luttent, par leur présence même, contre l'oubli. Et encore : ce n'est qu'une perspective parmi d'autres à venir dans cette étude. Un document comptable est aussi espace d'information, de communication et de transmission précieux pour tous car normé pour établir des seuils de convenance, codé par signes qui le distinguent d'un autre, aménagé selon des zones dédiées qui produisent elles-mêmes des démarcations, autant de murailles symboliques qui organisent et

dans l'arène du marché capitaliste : ce Capital, compté, normalisé, comptabilisé, est à Moi. Toute la question est de mieux connaître les conditions sociales de cette forteresse documentaire comptable, et plus particulièrement le sort réservé au Capital qu'il transporte : argent, placement financier, brevet, technologie, œuvre d'art annoncé sur la forme d'un prix sur internet, comment l'un ou l'autre de ces « capitaux » résiste-t-il aux moments critiques de son aventure humaine dans le monde, sur un marché économique, sur un tel espace conflictuel où, tentative de vol et révolte, face aux filous et bandits, lutte pour sa résistance et souffrance par sa présence alternent et s'affrontent aux pieds de son signe comptable qui, lui, tente de se défendre par sa seule présence, comme pourvu d'un dispositif immunitaire qui lui permet de faire bloc, « front commun » face aux « éléments parasites » ?

¹ Sur ces questions comptables historiques, voir, entre autres, notre travail, dans la deuxième partie, p. 518-1180 : Bouchard, B., (2014) *Épistémologie de la comptabilité : modes d'existences de l'objet technique de contrôlabilité du Capital*, Montréal, HEC-Montréal, coll. « Thèses ».

orientent sa lecture. Un document comptable qui, dès sa production se voit pourvu d'une fonction d'archivation, de mémorisation. Non seulement son histoire et l'Histoire de la documentation comptable sont susceptibles, également, de nous indiquer comment chacun tente de transmettre une langue sacrée, respectueuse, mutuelle et qui renferme donc au moins un droit moral, mais qui s'écroulera si elle bafouée, ridiculisée si la langue des filous l'emporte. L'Histoire des médias comptables, de fait, impliquent plusieurs analytiques de la spatialité aux fortifications nombreuses.

C'est cette spatialité comptable, à la profondeur historique, que nous devons avoir en tête si nous voulons finir par voir apparaître le sens contemporain du « mur comptable », concept pilier fragile qui nourrit une rationalité comptable. Sloterdijk nous dit que, en notre époque de capitalisme exacerbé, pour cause de globalisation, celle d'un seul espace-monde économique, « depuis que l'ère d'une adulation unilatérale du temps semble révolue, l'espace animé réclame à son tour de rentrer dans ses droits. Kant, tout de même, était déjà conscient du fait que la raison elle-même prend modèle sur l'orientation dans l'espace. »¹ Dans un espace comptable animé de murs, cloisons, séparations, divisions symboliques, cognitifs, psycho-politiques voire psycho-topologiques. Depuis longtemps, des « images comptables », des signes picturaux comptables sont en place sur une surface documentaire et pétrissent, enfantent, produisent du Capital, du capitalisme, plus ou moins ordonné, tant bien que mal. Des signes qui forment un corps, un corps comptable qui lève le droit, la justice, la morale, la souveraineté politique d'un Capital tout le long d'une barrière psycho-sémantique le long d'un document normé, certifié, reconnu socialement, et donc aujourd'hui mille fois plus efficace contre l'envahisseur, le vol, la séparation et ô horreur, contre l'anéantissement d'un bien précieux. Mais un tel terreau comptable reste un espace friable, sans azote conceptuel, qui ne peut produire qu'un « mur de boue » vulgaire, sans les idées des philosophies. Et autres savoirs disponibles négligés par ces dernières.

Utiliser un tel vocabulaire pour signaler que la comptabilité serait dotée de « murs » est une nullité et n'est pas la voix du sérieux. C'est lui octroyer une apparence puérile et

¹ Sloterdijk, P. (2006) *Le palais de cristal. À l'intérieur du capitalisme*, op. cit., p. 11. Pour la référence de Kant sur l'espace, voir : Kant, E. (1960) *Qu'est-ce que s'orienter dans l'espace ?*, Paris, Vrin, p. 77.

frivole. Et si le sens, même, de ce que veut dire la place, le rôle ou la fonction de la comptabilité dans le mouvement planétaire du capitalisme, conduisait à des expressions qui la feraient rassembler à une « absente », tant on ne sait pas qui elle est, et pourquoi elle semble se rattacher à cette globalisation du Capital, mais sans se faire voir, comme si elle était un arrière-plan, une entité latente ? En effet, nous croyons que des comptabilités, de toute nature, liées ensemble, tôt ou tard, par les circuits de l'échange, de l'acheter, vendre, donner, investir, payer un impôt, forment une infrastructure comptable qui n'a pas encore dit son nom.¹

Un document comptable est un système de significations, au sens de Roland Barthes, qui s'analyse selon un « plan d'expression » et un « plan de contenu » et la signification plurielle se trouve à la rencontre de ces deux plans, un espace dialogique plein de connotations; ainsi, un document comptable devient un espace d'amplification double d'un système connoté « *dont le plan d'expression est constitué lui-même par un système de signification* » qui requiert un métalangage vu comme « *un système de signification; ou encore, c'est une sémiotique qui traite d'une sémiotique.* »² Les phénomènes de connotation liés à la construction du sens du mur comptable voire du document comptable n'ont pas été analysés jusqu'à ce jour, à notre connaissance. Aux yeux de Barthes, la méthode de recherche par l'analyse de la connotation d'un signe est une quête d'un sens affectif, ou encore ce qui se dit « valeur » et qui serait à être ajoutée à un mot par des locuteurs. Pour imaginer-comprendre l'idée, emparer un vocabulaire inédit à être développé sur le « mur comptable », ce n'est donc pas par la recherche des sèmes, par la sémantique classique, les sèmes dénotatifs, c'est-à-dire la cueillette des divers éléments logiques qui composent le sens d'un mot, et partagés à plusieurs, qui doit nous intéresser ici, mais, si l'on veut, les sèmes connotatifs propres à un locuteur-observateur, c'est-à-dire la constitution, le regroupement des éléments des sens directs, indirects, cachés, dérobés, oubliés, affectés et affectant l'identité d'un locuteur et d'un contexte et la manière qu'il envisage d'utiliser un signe-mur. Cependant, insiste Barthes, qu'on se le dise; en un tel domaine où le savoir est en phase de démarrage, comme le nôtre, dont le sens reste à être arpenté, avant toute autre démarche, et en

¹ Nous travaillons actuellement à un ouvrage intitulé, provisoirement, *Les infrastructures comptables de l'économie et de la société : le jeu invisible des onto-topologies du Capital*. Un ouvrage attendu vers la fin de 2020.

² Barthes, R. (1964) « Éléments de sémiologie », *Communications*, n° 4, p. 130.

premier lieu, « l'avenir est sans doute à une linguistique de la connotation, car la société développe sans cesse, à partir du système premier que lui fournit le langage humain, des systèmes de sens seconds et cette élaboration, tantôt affichée, tantôt masquée, rationalisée, touche de très près à une véritable anthropologie historique. »¹ Elle devient requise parce que, la Comptabilité, ne dit rien, n'a pas de sens pour le néophyte; mais ne rien dire vaut pour le mode d'expression dénotée. Sous le mode d'expression connotée, le « mur comptable » est trop significatif, d'autant que, sous ce vocable, actuellement, à première vue, il réussit à moins dire encore.

Produire du sens connoté ? Constatons-le, d'un trait, avec des mots-outils d'approximation. Moi, sujet comptable, je fais corps avec mes papiers de comptabilité, mes surfaces d'expression. Monnaie, feuille d'impôt, reçu de caisse, certificat d'actions ou écran de téléphone cellulaire qui montre le solde de mon compte bancaire, ces spatialités comptables transportent, à travers le temps et l'espace, un Avoir, le mien, celui de quelqu'un d'autre, son signe selon le sens ancien d'« avoir », c'est-à-dire « posséder en soi » ou « sur soi », « dans son corps ou dans son esprit », ou encore selon le sens d'une volonté d'obtenir, devenir le possesseur de, posséder, jouir de, etc. L'« avoir comptable » indique une relation, un rapport de possession passé, actuel ou à venir d'une chose corporelle, immatérielle, etc. Mieux, ces surfaces comptables transportent un « avoir » flou ou déterminé selon un sens latin plus ancien encore, celui de *habere*, de tenir un lieu, d'occuper un espace, d'habiter.

Un avoir, fondamentalement, m'habite. Un avoir comptabilisé, par le biais d'un document comptable, comme lecteur, habite mon regard. Par la projection, par l'introjection de ma chose-avoir comptabilisée, il y a sa fable cinématographique qui m'attire, au-delà du regard impassible d'une chose ordinaire, vers une encyclopédie désenchantée des papiers à ranger, le temps que chacun évoque, à nouveau, un jour, un vieil art de devenir soi, ou vers le théâtre d'une nouvelle expression de soi; par là aussi, il n'y a pas d'embrouille car j'occupe un espace, j'habite dans un lieu. Cette chose comptée, comptabilisée entre moi et l'autre, cet autre, ce pourquoi on partage un document comptable, m'habite, je l'habite, et cette spatialité comptable nous protège : d'une certaine manière, le mur comptable se présente déjà, ici, comme un centre

¹ *Idem*, p. 131.

territorial du pouvoir sur un avoir, qui s'appuie sur des barrières normatives; un espace et un avoir souverain, en quelque sorte selon un regard psychopolitique. De ce point de vue, un document comptable peut être vu comme un espace « décentralisé et déterritorialisé de gouvernement, qui intègre progressivement l'espace du monde entier à l'intérieur de ses frontières ouvertes et en perpétuelles expansions. »¹ Plus encore, ces surfaces d'inscriptions comptables transportent ma Parole, une parole, ma Mémoire, une mémoire, mon Souverain Bien, le bien de quelqu'un d'autre, mes droits, les droits d'autrui, des responsabilités, des imputations sociétales à mon égard, mes devoirs, des Avoirs; en somme, tout un régime de langages anodins, immatures, dont le caractère puéril ne permettrait pas qu'on les tienne pour un langage requis, vital, pour Être.

Je suis mélangé, incorporé à mes avoirs, aux êtres, « humains » et « non humains » dans le cadre, à l'intérieur du cadrage d'un document comptable et de ses frontières d'expression, des bornes qui délimitent, à mes yeux, le vrai et l'existence. Une fois transfiguré par le signe alphanumérique, je reste diffus, confus, confondu avec ma documentalité comptable. Pour un moi-propriétaire de ce Capital comptabilisé, c'est par le document-facture ou le document comptable d'un état de compte de ses dépenses que l'on peut entr'apercevoir cette liberté gagnée contre la mort, même si elle est quelque peu cachée, amortie, voilée dans les échafaudages des comptes et des calculabilités. Une Comptabilité est cette scène d'où le capital-dépense se libère dans l'arène du monde et me libère.

Moi et mes Papiers Comptables, qui sommes-nous ? Où allons-nous ? Que faisons-nous ensemble ? Que se passe-t-il dans l'atelier capitaliste de leur fabrication ? Mais, en quittant ce seuil de confection, voici le moment venu, pour moi, de vous abandonner, là même où je vous introduis à la société, à ce cher futur lecteur de qui de droit. Facture, bon de commande, livret bancaire, feuille salariale, pièce de monnaie, peu importe, vos états de circulation dans le monde me rassurent car vos surfaces d'inscription renferment ma signature, ma parole, ma voix et mon corps; vous nous protégez contre des tentatives de nous transformer en proies faciles; je me sens en sécurité avec vous, même non loin de Moi, lorsque vous circulez à travers les marchés économiques. Mais

¹ Hardt, M. ET A. Negri (2000) *Empire*, Paris, Exils Éditeur, p. 17.

encore ? Cette idée de mur, qui semble contenir « ce qui compte » pour le capitalisme, comment mieux l'évoquer ?

Pour y parvenir, et entre autres, nous devons nous situer dans un espace transitaire entre nature et culture et là, partant, à la suggestion de Sloterdijk, nous tenterons d'éviter des « discussions interminables sur la différence entre les phénomènes naturels et culturels – et sur les méthodes permettant leur étude scientifique – [...] L'exigence d'une transition directe constitue toutefois une chicanerie superflue » puisque, et en y regardant de plus près, « la transition entre la nature et la culture, et inversement, est depuis toujours largement ouverte. Elle passe par un pont facile à emprunter : la vie en exercice. »¹ Que la nature me procure des choses pour que je m'exerce à me modifier avec elles et, qu'en retour, à force de vouloir lui extirper des choses, je la modifie, et vice et versa : c'est donc moi, cette « créature pontificale » qui fait pont entre nature et culture. Ce qu'il me faut, ce qui m'est nécessaire pour vivre, pour m'exercer à vivre ma vie, conduire ma transformation sous forme d'exercices répétés, c'est l'argent, les biens, les actifs, les dettes, le crédit, en somme, le Capital qui me fera prendre des raccourcis temporels à m'exercer sur la transmutation d'un moi en soi, changer à tout prix ce moi devenu insupportable. Du coup, une Comptabilité m'offre une carte alphanumérale graphique vers ces biens, de ces biens qui convergent vers moi, de ceux qui me manquent pour m'entraîner à vivre et vers lesquels je dois tendre : elle est donc, en une certaine manière, un programme d'accès, de relations; elle me propose des ponts à franchir entre mon intériorité et l'extériorité. En une autre manière, toute forme comptable, tout document comptable est un espace qui me conduit vers un pont à emprunter et qui me montre un accès à un capital utile à ma constitution, à ce que je devienne un « être supérieur », idéalement supérieur en éthique, en souci des autres, en plénitude et rédemption face à mon passé, face à Autrui, face à la mort.

Le Capital, à chaque regard, à chaque perception de ce qu'il est et de ce qui manque au sujet pour parvenir à une « condition supérieure », propose, de fait, un nouveau programme, une nouvelle théorie de la vie : les « jeux profonds » du Capital sont ceux qui sont animés par les hauteurs. »² C'est pourquoi il me faut d'abord reconnaître ma

¹ Sloterdijk, P. (2011) *Tu dois changer ta vie*, Paris, Libella, p. 25.

² *Idem*, p. 31.

profondeur. M'exercer à me vaincre, à combattre mes faiblesses perçues, ressenties, inavouables, m'entraîner à devenir souverain de mes sens. Et c'est ce que je demande à ma comptabilité ou une autre qui se rapporte à moi : me fournir les moyens d'un programme d'entraînement. De fait, pendant des temps différents et selon des espaces comptables variés, je souhaite cumulé un Capital qui sera déployé, éventuellement, selon « des directives d'entraînement néoascétiques », c'est-à-dire des règles de vie qui me conduiront à une abstinence, à un désir de dilapider mon Capital indûment, à éviter les situations d'un capital-dépense à tout va; bref, à ne plus dépenser des avoirs sans qu'ils soient liés à l'entraînement d'activités liées à mon attitude intérieure envers mon projet personnel qui « n'implique pas un programme biologique, mais un programme artistique, pour ne pas dire un programme acrobatique. »¹ Ce que je souhaite, c'est une reproduction vers le « haut », parvenir au-dessus de ma condition. Le mur comptable serait donc, aussi, et peut-être même plus fondamentalement encore, une station de surveillance, une tour de guet, une occasion d'une ascension par une projection d'entraînement de soi comme verticalité, concept qui reste à être étayer mais qui ira dans le sens de ce qui est le propre de l'homme de rester supérieur à ce qu'il « a » construit, à ce que l'on « a » soi-même construit. Explications.

Tous les papiers comptables qui enclosent, tourbillonnent autour d'un être, ne sont pas inutiles. En y regardant de plus près, d'un seul coup d'œil, même de façon plus éphémère encore sur ce qui manque ou sur le trop-plein, ils peuvent lui permettre d'ouvrir en vérité une voie vers une pensée plus personnelle, plus esthétique, plus adroite dans l'art de traverser les ponts avec l'environnement extérieur. En l'entraînant surtout à forcer le blocus de ceux qui lui avaient enseignés à penser ce qu'il était, jusqu'au jour d'un nouvel entraînement-capital qui sera supérieur à sa condition habituelle. L'élément principal de cette chaîne de papiers comptables est sans aucun doute comment cet Être d'un Capital va-t-il se lier affectivement avec tous ces messages à distance reçus du monde avec de gros chiffres ou de grosses lettres adressés à l'immédiat, et au prochain moi, selon la trame d'une « joie de l'exercice » qui lui offrira l'aventure artistique d'une vie inconnue, éloignée, qui prend déjà racine dans le monde sous la forme d'un devenir. La Comptabilité rapporte ce monde auprès de lui, en lui lançant une séduction dans le lointain, dans les mondes pleins de Capital tout en

¹ *Idem*, p. 164, 166.

l'immunisant contre leurs périls : si elle met en marche ce sujet dans des opérations « dans » le non avéré, dans la nuit de l'individuation, en même temps, elle lui fait obstacle, elle lui dresse un « mur » qui, ici, n'est rien d'autre que cet ombre, ce spectre du moi-et-l'autre, cette chimère projective de ce détenteur d'un capital comptabilisé pour qui l'identité de son moi, qui n'est pas « super », qui ne fait pas dans le « super-ordinaire », est ce « revenant de son habitus » qui se dresse contre lui, qui fait blocage, et qui, en même temps, constitue sa première ligne de défense contre la perte de sa raison d'être dans un monde capitaliste de la folie et de l'improbable. C'est le schéma général que nous tenterons d'explicitier ci-dessous.

Les papiers comptables, ou leur équivalent-média historique, présent ou à venir, éduquent, dressent, entraînent l'homme à accéder au sommet de lui-même pour y trouver un espace enchanteur, paisible, contemplatif. À partir de l'espace comptable général, selon ses cartes géométriques de ce qu'il « a, avait, aura ». Toutes ces choses procurées, à acquérir, tous ces « avoirs » qui participent, qui participeront à le mettre à l'abri, en sécurité, à l'abri du besoin, en sécurité face à l'incertitude, à l'angoisse; à la longue, voici, peut-être, un « corps défendant », une corporéité d'« avoirs » qui font bloc, qui donne l'impression que nous sommes, peut-être, confrontés à des agencements d'« avoir », architecturés de façon à ériger, autour de lui, des dispositifs immunitaires à tout le moins symboliques, voire des « structures du confortable » qui forment ce qui m'habite, mon habitat vis-à-vis le monde, c'est-à-dire ce qui permet de se situer dans le monde, d'y « habiter dans la jouissance de son ouverture par les accords et les empiètements externes préalables. Parce que l'être-là est toujours un acte d'habitation déjà accompli – résultat d'un saut primitif dans l'habitat, la spatialité appartient de manière essentielle à l'existence. »¹ Un sujet existe aussi grâce à ses espaces comptables qui le véhiculent dans le monde en toute sécurité via des porte-parole comme son argent, son salaire, ses placements, son impôt payé, sa propriété notariée par un document qualifiant un tel avoir, ses choses prêtées, vendues, données, etc.

De fait, les sciences humaines doivent emprunter à Peter Sloterdijk sa notion d'« anthropotechnique » si elles souhaitent élargir rapidement les sens à donner au concept de « mur » car elle leur permettrait de saisir comment « prendre en

¹ Sloterdijk, P. (2002) *Bulles. Sphères, Microsphérologie*, Tome I, Paris, Pauvert, p. 365.

considération la constitution immunitaire de la créature humaine » puisque, depuis des temps anciens, les hommes vivent « dans des systèmes immunitaires symboliques et des enveloppes rituelles. »¹ De quoi s'agit-il exactement ? À nos yeux, la Comptabilité est constituée et constitutive d'anthropotechniques, c'est-à-dire des « procédés d'exercices mentaux et physiques avec lesquels les hommes » comptables testent, depuis des milliers d'années, leur régime d'actions immunitaires sociales « face à de vagues risques pour la vie et de certitudes aiguës de la mort. »² Actions sécuritaires, de retrait, de recherche de paix d'esprit, actions dont l'attention donne à penser à trouver les moyens pour s'inscrire dans une physique des contenants et une individualisation d'espace clôt, des espaces intérieurs capable de résister aux épreuves de l'extérieur à soi. Sur ce plan comptable, sur ce document comptable, il y a « là-devant » un autre moi de moi ou un autre soi de moi et que celui-ci est prêt à me quitter, à circuler dans le monde via un média comme si j'étais un sujet-dans-le-monde tout en restant dans le confort de mon foyer, « là-ici » où j'habite. Autrement dit, un document comptable qui véhicule de ce qui m'appartient, ce qui me manque pour m'appartenir mieux encore, ou les choses qui constituèrent un Capital en partie disparu, chaque fois, « là-devant » le média, le signe, ce qui est inscrit, déposé, est un élément qui donne à penser, une « chose pensante [qui] demeure une instance sans monde qui, de manière suffisamment étrange, semble de temps en temps se laisser aller à accepter une relation avec des choses étendues, et de temps en temps la refuser. »³ Enfin, immunologie symbolique pour réfléchir aux images du monde capitaliste, aux images de la société, aux images de la nature qui nous entourent sous des formes multiples de cosmos.

Cette immunologie symbolique est aussi produite par des séries répétées d'action sur soi, par un travail sur soi-même.⁴ Des gestes recommencés, des routines, des répétitions

¹ Sloterdijk, P. (2011) *Tu dois changer ta vie*, Op. Cit., p. 14.

² *Idem*, p. 24.

³ Sloterdijk, P. (2002) *Bulles. Sphères, Microsphérologie*, Op. Cit., p. 369.

⁴ Avec les *hupomnēmata*, c'est-à-dire « au sens technique [...] des livres de comptes, des registres publics, des carnets individuels servant d'aide-mémoire », par cette dernière expression des arts tournés envers soi, Foucault montre en quoi cette « esthétique de l'existence et le gouvernement de soi et des autres », sont non seulement des valeurs décisives dans la conduite de l'individu estimé « digne » dans la culture gréco-romaine jusqu'aux deux premiers siècles de l'empire, mais Foucault s'appuie sur les œuvres de Sénèque, Plutarque et Marc Aurèle pour soutenir qu'« aucune technique, aucune habileté professionnelle ne peut s'acquérir sans exercice », car chaque art de se conduire, chaque art de vivre, chaque *tekhnê tou biou* ne peut pas être possible ou efficace sans une *askêsis* qui signifie « un entraînement de soi par soi », et écrire, *graphein*, c'est s'entraîner (*gumnazein*). Voir le texte *L'écriture de soi* pour un aperçu complémentaire sur ces « arts de soi-même » pour espérer devenir soi dans : Foucault, M. (2001) « L'écriture de soi » in *Dits et écrits II*, texte no. 329, Paris, Gallimard, p. 1234, 1236-1237.

discursives, des radotages, des tâches habituelles qui reviennent en boucle sont autant de qualifications salutaires pour désigner la nécessité de recourir à des exercices sécurisants, réconfortants, immunitaires pour permettre sans danger l'expression de soi afin que l'individu devienne sujet, homme. Mais c'est compliqué de parvenir à soi sans que, dès le départ, l'individu puisse le savoir, le reconnaître; et puis il y a les autres : ils viennent eux-mêmes brassés leur carte identitaire, de manière répétitive, à travers soi. Du coup, le sujet comptable accumule les habitudes normatives et à force de rencontrer les mouvements sociaux liés au capitalisme, développe un habitus qui le conditionne.

La Comptabilité est un dispositif immunitaire parce qu'elle donne à penser des « attentes incarnées » d'un manque, d'une limite, d'une inégalité, d'un déséquilibre voire d'une « blessure » et, en même temps, dans un même mouvement, elle donne à penser ou suggère, par des éclats alphanumériques, des « programmes de protection et de réparation *a priori* qui en sont le pendant. »¹ Un détenteur de Capital relayé par une Comptabilité veut obtenir, de cette dernière, non seulement une maîtrise des risques de son Capital, mais souhaite que ses techniques d'assurance et d'intégrité agissent automatiquement sur sa vie et ses avoirs, comme si, en sa présence, sa vie elle-même, comme sujet comptable, apparaît « comme une dynamique d'intégration pourvue de compétences autothérapeutiques ou endocliniques », des fonctions immunologiques symboliques qui, grâce à l'efficacité, en alerte constante, de ces mesures de précaution », conduisent le Capital et son sujet comptable à entrer « dans une confrontation active avec ceux qui ont la capacité de lui donner la mort », mort symbolique, mort matérielle d'un capital-chose ou de sa destruction, atténuation durable de la santé mentale de son possesseur, etc.² C'est pourquoi ce détenteur leur opposera sa « police des corps » du Capital : la Comptabilité, qui agira comme dispositif de protection des frontières lorsqu'un seul de ses capitaux circulera dans le monde.³ Ainsi, en quelque sorte, comme la Comptabilité est animée par un sujet ou un groupe d'individu, elle constitue un dispositif immunitaire bien vivant, expressif, mouvant, et il « est par avance préparé à la rencontre avec des puissances d'irritation et

¹ Sloterdijk, P. (2011) *Tu dois changer ta vie*, Op. Cit., p. 21.

² *Ibidem*.

³ *Ibidem*.

d'invasion susceptibles de donner la mort », de porter atteinte à l'intégralité d'un Capital, ou de concourir à sa perte.¹

Parce que le sujet du capital veut être-dans-le-monde, et de manière exemplaire et pédagogique, ici, dans le monde économique, dans ce monde capitaliste, il est fondamentalement un être-attiré-vers-le-dehors, dans l'ouvert, et cette aspiration vers l'ouvert capitaliste pousse des éléments de son Capital à subir, tôt ou tard, « un exode qui établit une relation entre l'intérieur et l'environnement. L'aspiration vers l'ouvert se produit, dans l'évolution, au gré de plusieurs paliers », certes, mais c'est un mouvement de transcendance qui appelle ces éléments d'un Capital, un « mouvement qui ouvre les frontières de l'environnement pour en faire un monde en tant qu'intégrale composée de manifeste et de latent », un monde qui se présente, sur un plan comptable, comme un langage écrit, numéral, un langage singulier qui édifie la « maison heideggérienne de l'être du Capital », qui bâtit des cloisons et des murs, maison-langage qui va aussi servir, via l'écriture comptable et ce qu'elle suggère, protège, de « véhicule des tendances à fuir la maison » du Capital et avec lesquelles son propriétaire « va vers l'ouvert par la force de ses excédents intérieurs. »²

Le héros de l'histoire de l'homme que nous raconte Sloterdijk est l'*homo immunologicus*, cet individu qui, depuis des millénaires, poursuit la même quête; il « doit donner à sa vie, y compris à ses mises en danger et à ses excédents, une version symbolique » car il est cet être unique qui, depuis toujours, « se soucie de sa forme ».³ Ainsi, d'abord, l'homme comptable doit faire face à un mur symbolique qui se dresse contre lui-même, qui l'empêche d'envisager cette forme plurielle de lui-même. L'homme qui comptabilise est un devenir-forme. Il aspire à des formes supérieures à lui-même. Il y parviendra une fois qu'il aura trouvé la parade, l'acrobatie ultime pour transformer ce mur comptable en tremplin vers l'émancipation, la liberté, la plénitude éthique d'être parvenu au sommet de sa Forme. Encore faudra-t-il qu'il s'entraîne dans la longue durée et trouver les moyens pour s'exercer, se mettre à l'épreuve dans une panoplie de cadres sociaux, de situations sociales : il devra aller au « marché », dans le monde social pour dépenser quelques avoirs dans l'acquisition de nouveaux moyens à

¹ *Idem*, p. 21-22.

² *Idem*, p. 22.

³ *Idem*, p. 24.

mettre à l'entraînement de soi. L'entraînement comptable qui consiste à s'exercer sur des éléments du Capital implique cette définition de l'exercice de Sloterdijk, seul théoricien moderne à développer cette notion : « J'entends par "exercice" toute opération par laquelle la qualification de celui qui agit est stabilisée ou améliorée jusqu'à l'exécution suivante de la même opération, qu'elle soit ou non déclarée comme exercice. »¹

Comprenons immédiatement que la Comptabilité mesure le pouvoir acquisition-dépense des moyens de s'entraîner voire, et peut-être d'abord, de se conserver car la Comptabilité, à titre de dispositif immunitaire symbolique, résume, synthétise, offre des mesures à l'« entreprise de conservation éclairée » qui définit la première ligne de défense de ce qu'est une anthropotechnique.² Cette conservation présuppose un apprentissage cumulatif et des exercices pour éclaircir ce qu'il signifie, pour parvenir à rendre explicite son rapport au savoir, à l'éducation, à l'entraînement consenti pour revisiter les mises en forme de soi. Du coup, l'explicitation du mur qui nécessite de l'acrobatie pour le franchir ou composer ses exercices en sa présence, l'explicitation des murs comptables qui se dressent sur la documentation comptable, font partie des objets sur lesquels il faut s'exercer. L'homme qui s'exerce pour contourner, escalader, gravir échelon par échelon le sommet de soi, est nommé par Sloterdijk *homo repetitivus* appelé à devenir un *homo artista*, c'est-à-dire que l'une et l'autre de ces expressions qualifient l'homme en entraînement.³ Autrement dit, en langage plus simple, il faudra de nombreux exercices comptables pour permettre à un sujet économique, pauvre en capital-monétaire, de transformer sa condition économique en surpassant, en développer un art d'acrobate pour franchir son ombre sur son plan comptable : un mur comptable est la projection symbolique et psychique de l'identité d'un détenteur de Capital qui l'enchaîne à sa condition des habitudes ordinaires. Qui le détourne de sa condition d'être, par manque d'« avoirs » ce qu'il faut pour s'exercer autrement à inventer un autre que ce moi devenu risible, grotesque par les habitudes ordinaires qui l'accablent.

¹ *Idem*, p. 15.

² *Idem*, p. 18.

³ *Idem*, p. 24.

Un mur comptable désigne un signe connoté de ce qui informe un Capital pour ne pas déborder, de se décentrer, de se transformer en lignes de fuite vers l'extérieur sans autorisation, libération. Mais il implique aussi son possesseur actuel, passé et à venir, sa présence sensible et sa parole bien présente dans l'écriture comptable muette des choses du Capital. Un tel mur le représente, l'incarne donc dans les assemblages de comptes, prix, coûts, quantités ou valeurs, ou autre qualité pour qualifier un avoir, et sous lesquels il ne voit que défigurations de ce qu'il veut être, des pictogrammes qui ne le présentent pas comme une œuvre nouvelle, un mur-moi qui contredit sans cesse ses attentes. Mais en même temps, cette forme générale d'un emmurement de ce qui est Capital à travers un Moi sans raison d'existence supra, sans état d'âme, le pousse vers l'extérieur, à re-penser, à re-voir, à re-lire sa condition, à re-disposer ses avoirs autrement pour briller, un jour, devant les conflits de volontés dramatiques imposés par les plans comptables et qui enferment les volontés romanesques, créatrices.

Le mur comptable est un mur ontologique, fondamentalement, mais aussi anthropotechnique. Il est une condition de l'homme face au Capital. C'est l'homme possédé par lui-même. Mais avant qu'il en soit entièrement « propriétaire », entièrement parvenu au sommet de lui-même, de son fantasme esthétique ou artistique de parvenir à une plénitude du beau ou de l'héroïsme que l'on remarque, dans le sens de remarquable, de surpra-ordinaire, il faudra qu'un sujet du Capital longe pendant ce mur, tente d'y faire des brèches pour des accès au monde, au marché économique, ou décide de s'entraîner par des dépenses pour finir par y grimper, le franchir, le dépasser, et dans ce cas, cet acrobate de la pirouette qui se promène sur le fil-mur du Moi, aura réussi à y sculpter des fenêtres et des portes sur le monde tout en restant dans le langage-habitat comptable.

D'ici là, voyons ce sujet du Capital qui comptabilise comme un sujet possédé aussi par « les habitudes et les inerties, il paraît sous-animé et mécanisé » par les passions et les idées; il est sur-animé et gonflé à bloc par des manies de rester le même et par des manies de s'imaginer autre, plus léger, apte à planer, à vivre une plénitude au-dessus de ce qu'il est.¹ Ainsi, « la forme et le degré de son animation », devant des choses

¹ *Idem*, p. 246.

précieuses et notifiées ou en rêve, « dépendent donc totalement du mode et du tonus de sa possession – Mais aussi de l'intégration du possesseur à son propre soi. »¹

L'homme comptable, ce possédé du Capital à notifier, à systématiser ce qu'il a, à capitaliser, tout en retenue, tout en ascétisme, ce qu'il estime vital à l'exercice de sa mise au monde répétée, demeure confronté à son double, à ce risque d'une lecture déformée de ce qu'il est et peut être à travers les miroirs alphanumériques comptables, à ce risque d'emmurement de soi dans les nombres, par exemple, lorsqu'il « observe avec inquiétude sa face négative, la désanimation, la dépression », c'est-à-dire la perte de son éthos, la relance de son pathos douloureux, de son image régressive, de son risque d'être exposé nu, tel qu'il est, dans le monde, dans l'ouvert, sans vraiment être en situation de maîtrise anthropotechnique.² Contrôler sa Comptabilité, contrôler son Capital de manière répétitive, de se contenter longuement de ce qu'on a, à l'affiche comptable, c'est une habitude. Cela fait partie de l'habitus d'un détenteur de Capital qui se contente de ce qu'il a, pour demeurer confortable, à l'abri. Habitude, du latin *habitus* et aussi du grec *hexis* pour possession, manières de posséder, et on ajoutera dans l'ordinaire, dans la banalité d'un « camp de base » soulignera Sloterdijk pour qui l'homme, naturellement, est destiné à une verticalité, à un sommet, pour aller vers Dieu ou encore dans ce qu'il y a de supérieur dans l'être : mais à la condition d'en prendre conscience, par entraînement, par explicitation, et de vouloir s'arracher à sa condition d'homme ordinaire, mal orné, qui n'a rien d'un créateur.³

Le « Socrate platonicien avait exploré le phénomène au profit de la culture occidentale lorsqu'il avait dit *expressis verbis* que l'homme était la créature potentiellement "supérieure à soi-même". »⁴ Pour nous, les avoirs, le Capital, la quête de Capital et la dette, la dette-capital, la dépense, la dépense-capital, l'argent, la capital-monétaire sont de puissants attracteurs qui sortent un individu de ses habitudes, qui le sortent de chez lui, qui l'entraînent dans le monde, qui lui font franchir ce qui le retient, sur un plan comptable, puisque ces « attracteurs sont, par leur mode d'action, les normes des tensions verticales qui assurent l'orientation dans les systèmes psychiques.

¹ *Ibidem*.

² *Ibidem*.

³ *Idem*, p. 247 et ss.

⁴ *Idem*, p. 28.

L'anthropologie ne peut plus négliger la réalité de ce type de dimensions si elle ne veut pas passer devant les vecteurs décisifs de la *conditio humana*. »¹ Le mur comptable est habitus. Cette habitude de sécularisation des biens précieux d'un sujet possesseur. Il suffit d'obtenir d'autres moyens, d'autres capitaux pour espérer le franchir et s'inscrire dans des verticalités humaines et sociales, c'est-à-dire que la créature humaine parvienne à une autre ampleur d'elle-même. Toute la question du capitalisme peut donc tenir à ceci : comment y parvenir lorsqu'on n'a pas de Capital ? qu'on en a si peu ? ou que l'on en désire plus qu'il en faut ? La carte comptable et les calculabilités ordinaires ou métaphysiques, qui relèvent de la doxa ou du para-doxal, sont une manière d'y parvenir selon une course à obstacle qui demande de l'entraînement, et d'abord, « d'apprendre à compter », sans doute le premier dispositif immunologique qui concerne le Capital, mais au sens de pouvoir compter sur l'Autre. En Premier.

La notion de « mur comptable » ne se laissera pas « abattre » facilement devant le manque de mots philosophiques pour en circonscrire son identité, sa rationalité et ses vérités comptables. Étant donné que cette idée de mur interpelle, directement, l'espace où il s'érige, c'est-à-dire le document comptable, et parce que ce dernier a été inventé, au bas mot, il y a plus d'une douzaine de millénaires, il est urgent de tenter de comprendre le sens contemporain de ce socle-médium, ce média-espace d'inscription de pierre, os, bois, cuir, papyrus, argile, papier, support électronique, de ce que ce « mur de soutènement » à la relation socioéconomique veut dire, de ce pourquoi nous pouvons, franchir ou non, les lignes de défense d'une vérité manuscrite comptable, les lignes de compte, les écritures et les calculabilités qui se superposent en couches sédimentaires jusqu'à un niveau de verticalité symbolique tel, aujourd'hui, que nous ne voyons plus très bien ce qu'elles cachent, ce qu'elles recouvrent et ce qui mériterait d'être, enfin, dévoilé.

Pas en possession de concepts, catégories, théories, des mots scientifiques, universitaires, de la recherche ? Non. Parce que la Comptabilité, déjà, est un concept phosphorescent, interdisciplinaire, tout en profondeur de sens, et qu'il lui faut, plus que jamais, un langage adapté à sa condition plurielle. Et un vocabulaire issu de ses réalités anthropologiques, pour mieux comprendre cette anthropologie délaissée comme telle,

¹ *Idem*, p. 29.

jusqu'à ce jour. La Comptabilité est, aussi, une anthropologie de l'économie capitaliste. La notion de « mur comptable » a donc été, ici, à peine dépoussiérer sous l'angle d'une archéologie de l'intime qui, à ce jour, n'a laissée entrevoir que quelques fragments de sa vérité comptable. Un mur comptable est une verticalité vacillante parce que les forces ascensionnelles qui le supportent se cabrent sur un sol cristallin, voyant, poreux, composite, pouvant être fracassé par l'irréversibilité d'un mouvement de foule en colère, aux têtes enflammées par l'injustice et le manque d'un capital-dignité. Tout en étant fidèle à une dynamique aérienne, le concept de « mur comptable » doit davantage être couplé à une ontologie ascensionnel pour réussir à cristalliser bien d'autres vérités pouvant trouver des raisons d'être dans cette idée encore à développer de rationalité comptable.

Conclusion

Le cas de Figure privilégié, celui de l'Actionnaire, premier auditoire d'une comptabilité organisationnelle, est le modèle référentiel retenu pour exemplifier l'étendue de la Dette qu'il doit à la Vie d'un Temps Fini et qu'il voudrait acquitter un jour, par la Dépense issue d'un rendement sur investissement, auprès de ce qui Manque, même auprès de ce qui est manqué, dans la vie, par l'absence d'un capital-dépense disponible, absolument requis pour participer à toutes les fêtes de la Vie, faute de temps, parce qu'il a le défaut d'être mortel. Un actionnaire-mortel n'est pas ce qu'il est car il n'est que parce qu'il se tient dans l'audience de la comptabilité qui lui révèle son potentiel d'*être-dans-le-monde* et dans l'obéissance d'une parole comptable qui le sécurise, le reconforte, lui donne la parole-vérité de ses capitaux et dont il a besoin pour s'inscrire dans un rapport d'essence qui va déchirer le ciel de sa condition de mortel : un rapport non encore pleinement pensé entre la parole comptable de ses capitaux et la mort.

Une fois le dividende versé, une fois le capital-actions amplifié par une plus-value conséquente, l'actionnaire a, entre les mains, un capital-dépense dont le symbolisme numéraire comptable fonctionne comme une table de conversion des affects, comme un miroir de *sa-vérité-à-venir*, comme si un tel capital-dépense advenu, et transformé en achats, demandait à l'observateur, dès à présent, de penser cette post-vérité. Et si acheter était s'attacher aux réalités de là-haut, celles du firmament de soi, là-même où

logerait le surhomme nietzschéen, pour mieux découvrir plutôt le Vrai, selon une conversion de l'esprit qui se détacherait des apparences d'ici-bas ?

Dépenser un capital nouveau, acquis, pleinement comptabilisé, permet de s'élever au-dessus du temps. Du temps des autres, et de leurs immobilités, pour reconfigurer la durée dans la réalité d'un actionnaire. Entre-temps, une comptabilité organisationnelle, même si elle révèle, chaque fois, à chaque lecture, une vérité-capital, celle du potentiel de comment parvenir à se croire au faîte de sa destinée que l'on voudrait immortelle, en même temps, elle donne à penser à un autre potentiel : elle alimente aussi un mythe de la chute des âmes à travers les *corps* d'un Capital en déperdition, tous pris dans la déferlante possible d'une perte abyssale de sa mise initiale. Voilà un autre registre pour saisir le sens de la vérité comptable : du haut en bas du monde organisé, ordonné, classé que fait tourner en cercle une comptabilité organisationnelle au nom d'un élan vital, celui de l'actionnaire, et des *matières* du Capital plus ou moins dociles. Tourner en cercle pour ne plus faire évoluer son Capital vers le risque, vers sa perte, vers sa disparition : les cycles de publication de l'information financière, de l'état des résultats au bilan, hypnotisent l'Actionnaire qui pense alors aux fruits de son Capital, de ceux qui planent au-dessus du temps, en-dehors de l'espace-entreprise, qui sont des choses à aller saisir dans le monde.

De l'existence ouverte au monde fini de l'Actionnaire, nous proposons donc le projet d'une ontologie phénoménologique de la comptabilité organisationnelle dans le but de mettre en œuvre une analytique existentielle de l'*être-là* humain, celui qui figure d'abord au bilan dans le compte des propriétaires d'une entreprise *et qui est reconstitué sous la forme d'un management* dans une organisation. Il faudra donc insister, ailleurs, dans une autre recherche, pour identifier *la métaphysique de l'être-là* et *la métaphysique du monde* de l'Actionnaire dans la décision gestionnaire. Histoire, peut-être, de dire et redire en quoi la vérité du management est, aussi, la vérité comptable. Celle de l'*être-là* du Capital.

Nous aurons alors, entre les mains, quelques prémisses à une folle histoire du monde. L'histoire des folies collectives qui ont permis le développement capitaliste des institutions et de notre civilisation, un développement qui peut être remis en question d'abord et avant tout, sans doute, par ce *logos* originaire, qu'est la vérité comptable,

une vérité multimillénaire qui, autrefois, déjà, nous signalait les limites de la rationalité comptable. Ni économique, ni instrumentale mais véritablement une « rationalité comptable », complètement oubliée par la philosophie et les sciences humaines, qui est, entre autres, une *reconduction de l'Usage d'un Capital au produire*, « usage » qui est la centralité même du concept de la « rationalité comptable » qui irrigue toute la dimension de la vie organisée depuis des millénaires et qui est, encore, le *modus vivendi* de notre temps. L'Usage et le Monde du Capital forment, dès lors, tout un corpus comptable du vrai, du vraisemblable et de la vérité qui assimile l'usage au produire du Capital et l'œuvre au produit du Capital, et une œuvre comptable qui serait, d'abord, et en premier lieu, et fondamentalement, l'Actionnaire, comme œuvre comptable.

Bibliographie

- Bachelard, G. (1964) *La flamme d'une chandelle*, Paris, PUF.
- Barthes, R. (1964) « Éléments de sémiologie », *Communications*, n° 4.
- Berkman, G. (2013) *La Dépensée*, Paris, Fayard.
- Biemel, W. (2015) *Le concept de monde chez Heidegger*, Paris, Vrin.
- Bouchard, B., (2014) *Épistémologie de la comptabilité : modes d'existences de l'objet technique de contrôlabilité du Capital*, Montréal, HEC-Montréal, coll. « Thèses ».
- Boylan, P. (1922) *Thot, the Hermes of Egypt. A Study of Some Aspects of Theological Thought in Ancient Egypt*, Oxford, Oxford University Press.
- Cixous, H. (1977) « La venue à l'écriture », in H. Cixous, M. Gagnon et A. Leclerc [sous la dir.] *La venue à l'écriture*, Paris, Union Générale d'Éditions, p. 9-62.
- Collectif, (1994) *Le passage des frontières : autour du travail de Jacques Derrida*, Paris, Galilée.
- Debray, R. (2010) *Éloge des frontières*, Paris, Gallimard.
- Descombes, V. (2004) *Le complément de sujet : Enquête sur le fait d'agir de soi-même*, Paris, Gallimard.
- Foucault, M. (2001) « L'écriture de soi » in *Dits et écrits II*, texte no. 329, Paris, Gallimard.
- Hardt, M. ET A. Negri (2000) *Empire*, Paris, Exils Éditeur.
- Jankélévitch, V. (1983) *La Présence lointaine*, Paris, Seuil.
- Jankélévitch, V. (1990) *Le Pur et l'Impur*, Paris, Flammarion.
- Kant, E. (1960) *Qu'est-ce que s'orienter dans l'espace ?*, Paris, Vrin.
- Laisney, V.P.-M. (2007) *L'enseignement d'Aménémopé*, Rome, Gregorian Biblical BookShop.
- Lejeune, P. (1998) *Les brouillons de soi*, Paris, Seuil.
- Lévy, B.-H. (2013) *Les Aventures de la vérité. Peinture et philosophie : un récit*, Paris, Fondation Maeght/Grasset.
- Nietzsche, F. (1947) *La volonté de puissance*, Tome I, Paris, Gallimard.
- Nietzsche, F. (1948) *La volonté de puissance*, Tome II, Paris, Gallimard.

- Nietzsche, F. (1957) *Fragments sur l'énergie et la puissance*, Paris, Éditions des Lettres modernes.
- Nietzsche, F. (1962) *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Aubier.
- Nietzsche, F. (1974) *Crépuscule des idoles ou comment philosopher à coups de marteau*, Paris, Gallimard.
- Rey, A. [sous la dir.] (1992) *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Dictionnaires Le Robert.
- Sanky, H. (2000) « Est-il rationnel de chercher la vérité ? », *Revue philosophique de Louvain*, 98, 3, pp. 589-602.
- Simondon, G. (2005) *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble. J. Million.
- Sloterdijk, P. (2002) *Bulles. Sphères, Microsphérologie*, Tome I, Paris, Pauvert.
- Sloterdijk, P. (2006) *Le Palais de cristal. À l'intérieur du capitalisme planétaire*, Paris, Maren Sell Éditeurs.
- Sloterdijk, P. (2011) *Tu dois changer ta vie*, Paris, Libella.